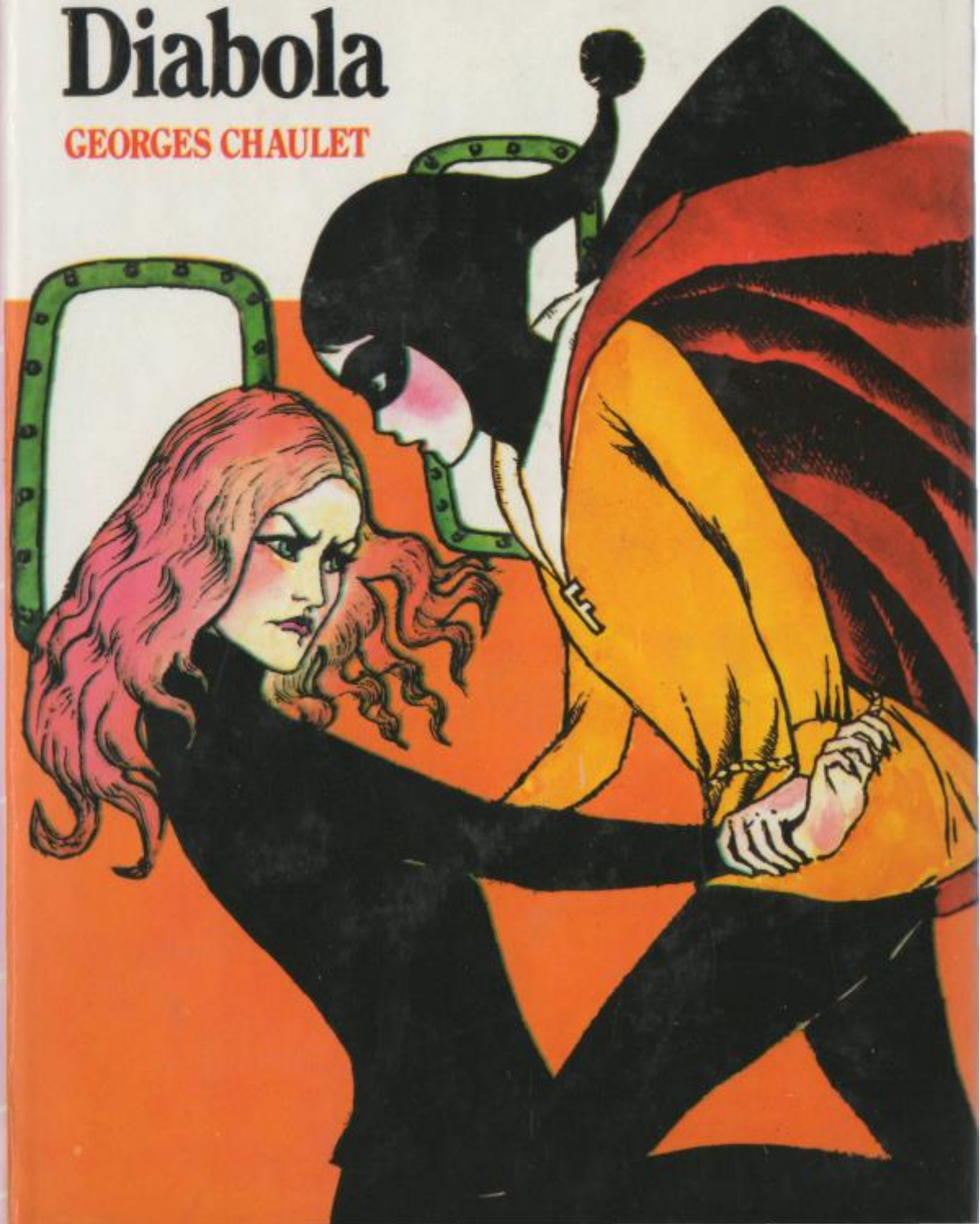


BIBLIOTHEQUE ROSE

Fantômette contre Diabola

GEORGES CHAULET



FANTOMETTE CONTRE DIABOLA

par Georges CHAULET

*

« Mille pompons! Si je bouge d'un millimètre, il risque de m'arriver des ennuis! »

Fantômette voudrait fuir, mais elle est dans le noir, entourée d'effroyables choses!

Elle n'est pas seule à affronter le terrible *homme au chapeau noir*. Il a mis la grande Ficelle et la grosse boulotte dans une cage. Et le sort qui les attend n'a rien d'enviable : elles risquent d'être mangées!

La jeune aventurière masquée est lancée dans une suite d'histoires mouvementées qui l'amèneront à voler dangereusement au-dessus de la bonne ville de Framboisy!



DU MÊME AUTEUR

dans la même collection :

Liste des romans

1. *Les Exploits de Fantômette* 1961
2. *Fantômette contre le Hibou* 1962 Juillet
3. *Fantômette contre le géant* 1963 Janvier
4. *Fantômette au carnaval* 1963 Septembre
5. *Fantômette et l'Ile de la sorcière* 1964 Aout
6. *Fantômette contre Fantômette* 1964
7. *Pas de vacances pour Fantômette* 1965
8. *Fantômette et la télévision* 1966
9. *Opération Fantômette* 1966
10. *Les sept Fantômettes* 1967
11. *Fantômette et la Dent du Diable* 1967
12. *Fantômette et son prince* 1968
13. *Fantômette et le brigand* 1968
14. *Fantômette et la lampe merveilleuse* 1969
15. *Fantômette chez le roi* 1970
16. *Fantômette et le trésor du pharaon* 1970
17. *Fantômette et la maison hantée* 1971
18. *Fantômette à la Mer de Sable* 1971
19. *Fantômette contre la Main Jaune* 1971
20. *Fantômette viendra ce soir* 1972
21. *Fantômette dans le piège* 1972
22. *Fantômette et le secret du désert* 1973
23. *Fantômette et le Masque d'Argent* 1973
24. *Fantômette chez les corsaires* (octobre 1973
25. *Fantômette contre Charlemagne* 1974 Mars

26. *Fantômette et la grosse bête* 1974
27. *Fantômette et le palais sous la mer* 1974
- 28. *Fantômette contre Diabola* 1975**
29. *Appelez Fantômette !* 1975
30. *Olé, Fantômette !* 1975
31. *Fantômette brise la glace* 1976
32. *Les Carnets de Fantômette* 1976
33. *C'est quelqu'un, Fantômette !* 1977
34. *Fantômette dans l'espace* 1977
35. *Fantômette fait tout sauter* 1977
36. *Fantastique Fantômette* 1978
37. *Fantômette et les 40 milliards* 1979
38. *L'Almanach de Fantômette* 1979
39. *Fantômette en plein mystère* 1979
40. *Fantômette et le mystère de la tour* 1979 Aout
41. *Fantômette et le Dragon d'or* 1980 Juin
42. *Fantômette contre Satanix* 1981 Avril
43. *Fantômette et la couronne* 1982 Janvier
44. *Mission impossible pour Fantômette* 1982 Octobre
45. *Fantômette en danger* 1983 Octobre
46. *Fantômette et le château mystérieux* 1984
47. *Fantômette ouvre l'œil* 1984
48. *Fantômette s'envole* 1985
49. *C'est toi Fantômette !* 1987
50. *Le retour de Fantômette* 2006
51. *Fantômette a la main verte* 2007
52. *Fantômette et le magicien* 2009
53. *Fantômette et l'arme diabolique (spécial)* 2010

TABLE

I.	—	ACCIDENTS	5
II.	—	RÉPÉTITION GÉNÉRALE	13
III.	—	UN DRÔLE DE NUMÉRO	21
IV.	—	ANGOISSE	38
V.	—	SITUATION SANS ESPOIR ...	50
VI.	—	UNE BRILLANTE REPRÉSENTATION	61
VII.	—	UNE NOUVELLE JEANNE D'ARC	74
VIII.	—	LA CAGE	88
IX.	—	MISSION MYSTÉRIEUSE	97
X.	—	L'ÉVASION DE FICELLE	108
XI.	—	BOMBARDEMENT	117
XII.	—	LA CROIX ROUGE	131
XIII.	—	MESSAGE RADIO	139
		ÉPILOGUE	151

Georges Chaulet



Georges Chaulet est né le 25 Janvier 1931 à Paris, d'une mère commerçante et d'un père ingénieur des Ponts-et-Chaussées. En 1935-1936, la famille Chaulet s'installe pendant un an au Caire avant d'élire domicile en 1940 à Antony, dans les Hauts de Seine, ville où Georges Chaulet habite encore aujourd'hui. À Antony, il fréquente l'école Ferdinand Buisson puis le lycée Lakanal.

Mais le jeune Georges Chaulet n'aime pas l'école. Il s'y ennue profondément et aspire à la liberté et à l'aventure, à l'image de Ficelle. De ce désir d'évasion et de légèreté naîtront ses premiers romans policiers, écrits en classe de seconde, pendant les cours de mathématiques. Ses références sont Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Zig et Puce, Mickey, Félix ou Popeye, mais également Sherlock Holmes, Fantômas et Arsène Lupin.

Après le Bac, Georges Chaulet s'inscrit à l'école des Beaux-Arts à Paris, section Architecture. Il y reste deux ans avant de faire son service militaire en Allemagne, entre 1952 et 1954, période très pénible pour l'auteur qui éprouve un rejet viscéral de toute forme d'autorité. Il trouve pourtant le temps de participer à un concours de nouvelles radiophoniques, où il rafle le premier prix avec une nouvelle intitulée "Le Martien" et qui relate l'histoire d'un extraterrestre pourvu de deux nez (l'un pour les odeurs végétales, l'autre pour les odeurs animales !).

Le service militaire terminé, Georges Chaulet retourne travailler avec ses parents, dans la brûlerie de café qu'ils viennent d'ouvrir à Paris. Mais désormais, Georges Chaulet a choisi sa voie : il sera écrivain.



En 1957, il se présente aux Éditions Hachette avec un manuscrit pour enfants : "Les 4 AS Superdétectives". Malheureusement, la maison d'édition a acquis deux ans auparavant les œuvres d'Enid Blyton, ce qui représente l'adaptation française de plusieurs centaines de titres. Hachette refuse donc de publier Georges Chaulet.

En revanche, les Éditions Casterman, en Belgique, donnent leur accord, mais renomment l'ouvrage "Le Fantôme de Campaville". Les illustrations sont assurées par François Craenhals. Lorsque le second volume est publié, les Éditions Casterman acceptent finalement de garder le nom de la série : "Les 4 AS". Se succéderont alors 5 volumes, de 1958 à 1962. À ce moment-là, Chaulet et Craenhals proposent le projet d'adapter la série en bandes dessinées, projet immédiatement accepté par les Éditions Casterman. 40 albums des "4 AS" ont été édités à ce jour (le dernier par François Craenhals seul) et une réédition en intégrales est en cours depuis 2000.

Entre-temps, Georges Chaulet, confiant et prolifique, décide de créer un héros féminin pour la jeunesse, partant de l'idée – réaliste – que les filles lisent plus que les garçons. Voilà comment naît le roman fondateur : "Les Exploits de Fantômette".

En 1960, Georges Chaulet se présente à nouveau aux Éditions Hachette avec d'un côté les romans des 4 AS déjà parus chez Casterman, et de l'autre le manuscrit des "Exploits de Fantômette". Cette fois, Hachette accepte d'éditer Georges Chaulet et le contrat est signé le 28 juin 1960, pour un tirage initial de 40.000 exemplaires. Le volume "Les Exploits de Fantômette" paraît en 1961 (le tirage sera épuisé pratiquement dès la première année de sa sortie).

À 30 ans, Georges Chaulet connaît enfin le succès. La déferlante "Fantômette" durera jusqu'au milieu des années 1980, avec 49 titres parus, soit 9000 pages, et environ 30 millions de volumes vendus à ce jour.



À partir de cette époque, Georges Chaulet tentera de lancer d'autres héroïnes féminines avec "Béatrice" (dont l'héroïne – une jeune noble de la Cour de Louis XIII - a énormément de points communs physiques et psychologiques avec Fantômette...) et "Étincelle", et il écrira de nombreuses autres séries, parfois originales, comme "Les 3D", "Le Prince Charmant" ou "Les Trésors", ou parfois sur commande, comme "Inspecteur Gadget", "Le Petit Lion" ou "Mickey", mais sans jamais connaître le succès phénoménal de "Fantômette" et des "4 AS".

En tout, Georges Chaulet a écrit environ une centaine de romans, nouvelles ou scénarios de bandes dessinées en dehors de "Fantômette". On ne peut que saluer le dynamisme et la joie de vivre de cet auteur qui nous a toutes et tous fait rêver.

Merci Monsieur Chaulet !

Les Aventures de Fantômette, Éditions Hachette, Bibliothèque Rose :



1. Les Exploits de Fantômette (1961)



2. Fantômette contre le Hibou (1962)



3. Fantômette contre le Géant (1963)



4. Fantômette au Carnaval (1963)



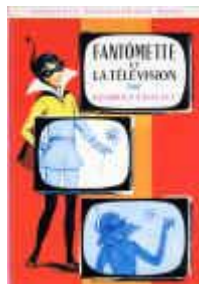
5. Fantômette et l'Île de la Sorcière (1964)



6. Fantômette contre Fantômette (1964)



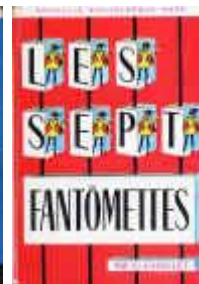
7. Pas de Vacances pour Fantômette (1965)



8. Fantômette et la Télévision (1966)



9. Opération Fantômette (1966)



10. Les Sept Fantômettes (1967)



11. Fantômette et la Dent du Diable (1967)



12. Fantômette et son prince (1968)



13. Fantômette et le Brigand (1968)



14. Fantômette et la Lampe Merveilleuse (1969)



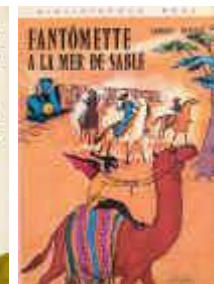
15. Fantômette chez le Roi (1970)



16. Fantômette et le Trésor du Pharaon (1970)



17. Fantômette et la Maison Hantée (1971)



18. Fantômette à la Mer de Sable (1971)



19. Fantômette contre la Main Jaune (1971)



20. Fantômette Viendra ce Soir (1972)



21. Fantômette dans le Piège (1972)



22. Fantômette et le Secret du Désert (1973)



23. Fantômette et le Masque d'Argent (1973)



24. Fantômette chez les Corsaires (1973)



25. Fantômette contre Charlemagne (1974)



26. Fantômette et la Grosse Bête (1974)



27. Fantômette et le Palais sous la Mer (1974)



28. Fantômette contre Diabola (1975)



29. Appelez Fantômette ! (1975)



30. Olé, Fantômette (1975)



31. Fantômette Brise la Glace (1976)



32. Les Carnets de Fantômette (1976)



33. C'est oulâ 'ya, Fantômette ! (1977)



34. Fantômette dans l'Espace (1977)



35. Fantômette fait tout Sauter (1977)



36. Fantastique Fantômette (1978)



37. Fantômette et les 40 Milliards (1978)



38. L'Almanach de Fantômette (1979)



39. Fantômette en Plein Mystère (1979)



40. Fantômette et le Mystère de la Tour (1980)



41. Fantômette et le Dragon d'Or (1980)



42. Fantômette contre Satanix (1981)



43. Fantômette et la Couronne (1982)

44. Mission Impossible pour Fantômette (1982)

45. Fantômette en Danger (1983)

46. Fantômette et le Château Mystérieux (1984)

47. Fantômette Ouvre l'Oeil (1984)

48. Fantômette s'Envole (1985)



49. C'est Toi Fantômette (1987)



50. Le retour de Fantômette (2006)



51. Fantômette à la main verte (2007)



52. Fantômette et le magicien (2010)

GEORGES CHALET

FANTÔMETTE
et l'Arme
Diabolique

Pièce en un acte

53. Fantômette et l'arme diabolique (2010)

Fantômette en Bandes-Dessinées, Éditions Hachette, avec François Craenhals (n° 1-2-3) et Endry (n°4) :



1. Fantômette se Déchaîne



2. Fantômette Livre Bataille



3. Fantômette Risque Tout



4. Fantômette Fend les Flots

il a disparu. Il était écrit sur ce fameux papier mauve dont Boulotte s'est servie, la semaine dernière, pour allumer le charbon de bois d'un barbecue. Quand Ficelle s'est aperçue du désastre, il était trop tard, et elle n'a pu récupérer qu'une demi-feuille noircie par la fumée. Depuis, elle est inconsolable de cette perte, et elle pleure tous les matins de 9 h 10 à 9 h 12, en contemplant sa demi-feuille.

La disparition de sa pièce est une tragédie qui porte un coup sérieux à l'Art dramatique français.



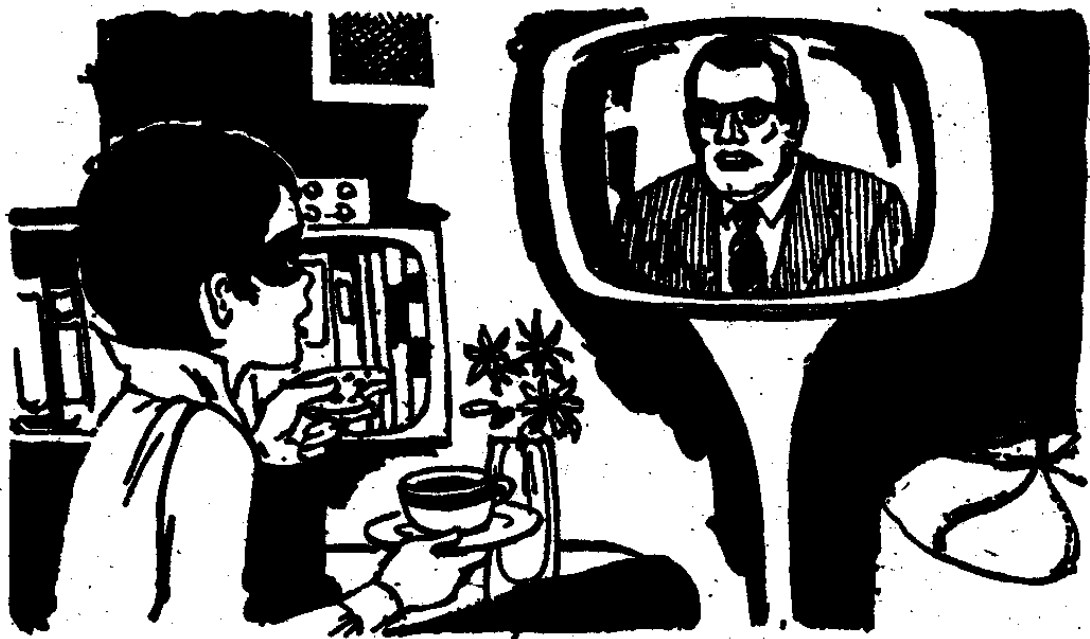
GEORGES CHAULET

FANTOMETTE CONTRE DIABOLA

ILLUSTRATIONS DE JOSETTE STEFANI



HACHETTE



CHAPITRE PREMIER

Accidents

« **E**n dernière minute, on nous signale qu'un accident vient de se produire sur la Côte d'Azur, près de Cannes. »

Fantômette lève les yeux vers le téléviseur. Sur l'écran, le présentateur du journal prend un air grave pour faire son annonce :

« Cet accident, dont la victime a été Nancy Nice, a eu lieu au cours d'une séance de ski nautique. On sait que cette jeune fille a été récemment élue Miss Aquitaine, et qu'elle doit partici-

per à la finale de l'élection de Miss Europe, qui se tiendra dans deux jours à Framboisy. Nancy Nice était en train d'évoluer près de la pointe de la Croisette, lorsque sa trajectoire s'est trouvée brusquement coupée par un hors-bord rapide. Le bateau a heurté la jeune skieuse qui s'est évaporée. On a pu heureusement la repêcher, mais elle a un bras fracturé, ce qui va probablement l'empêcher de participer à l'élection de Miss Europe. »

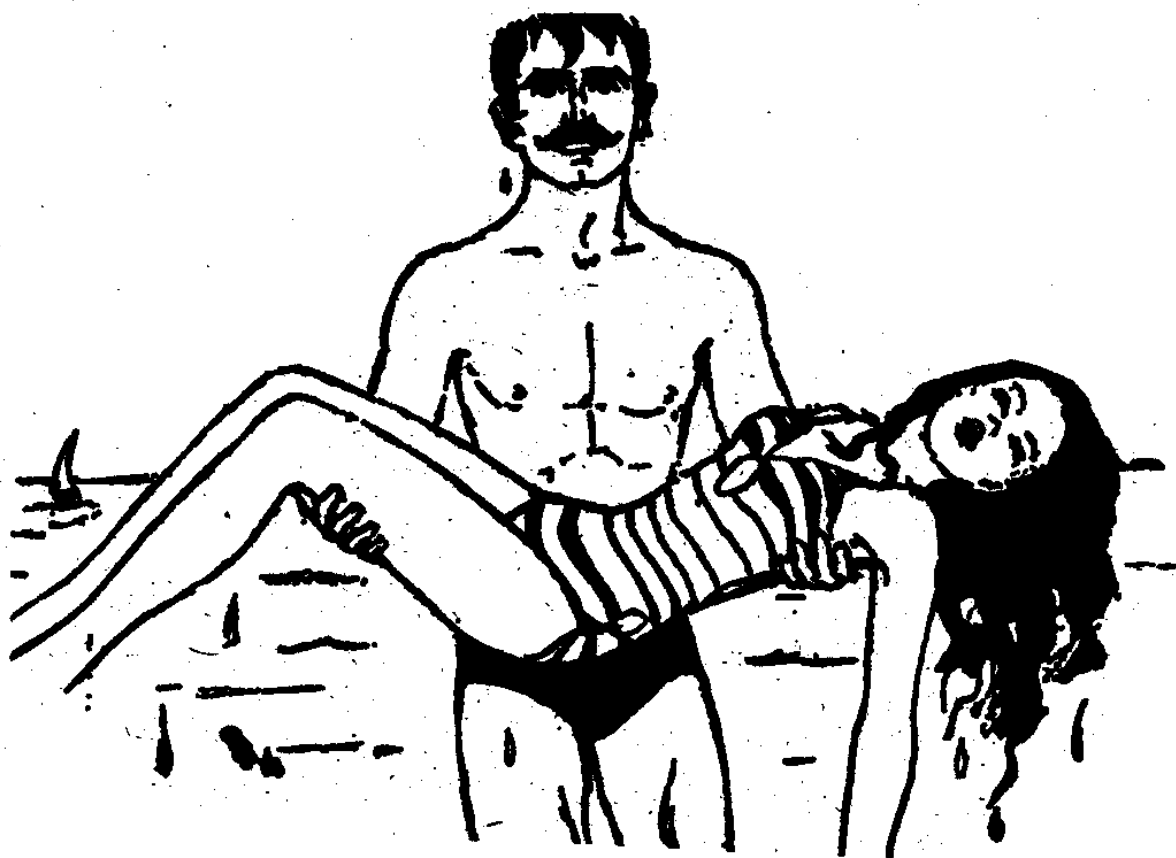
Fantômette éteint le poste, hoche la tête.

« Dommage... Elle est très jolie, cette Nancy Nice. Je suis sûre qu'elle aurait pu remporter le titre. »

Fantômette s'avance vers un haut miroir plaqué contre le mur de la salle de séjour, se regarde avec complaisance.

« Moi non plus, je ne suis pas mal. Dans quelques années, je serai peut-être élue Miss Univers ! »

Le miroir lui renvoie pour l'instant l'image d'une jeune personne vêtue d'une tunique de soie jaune et d'un collant noir. Une cape rouge et noire est agrafée sur ses épaules au moyen d'un F d'or, et son visage se cache sous un masque. Elle s'éloigne de la glace, s'approche de la fenêtre. Il a plu pendant toute la matinée sur Framboisy, mais maintenant le soleil est apparu dans un ciel parfaitement lavé. Ce qui donne à



notre jeune aventurière l'envie d'aller faire un tour en ville.

Elle retire son costume, le remplace par un chemisier rouge, un pantalon jaune et un foulard noir. Elle pose sur son nez des lunettes de soleil panoramiques, glisse les doigts dans sa chevelure pour en faire bouffer les boucles. Puis elle sort du pavillon, parcourt une centaine de mètres et parvient au carrefour des Quatre-Branches. Elle s'engage alors dans l'artère principale de la petite ville, l'avenue Roger-Latine (inventeur de la perforatrice à gruyère), s'arrête un instant pour regarder les chaussures exposées dans la vitrine de *L'Escarpin fantaisie*.

A côté de la boutique, une porte s'ouvre. Une jeune fille blonde sort de l'immeuble. Elle referme, s'apprête à traverser la rue, fait un pas pour descendre du trottoir...

A cet instant, une petite voiture de sport rouge démarre, déboîte, accélère, bondit dans un rugissement de moteur. En un éclair, Fantômette a vu ce qui va se produire. Elle plonge en avant, saisit la jeune fille par la taille et la fait basculer en arrière, à la seconde où passe la voiture. Il se produit un choc, on entend un cri. Malgré sa promptitude, Fantômette n'a pu éviter la catastrophe : le bas du véhicule a heurté la jambe gauche de la jeune personne qui tombe à terre.

Dans la rue, les gens sont pétrifiés, surpris par la soudaineté de l'accident. Puis ils se précipitent pour voir de plus près ce qui vient de se passer. La marchande de chaussures sort de sa boutique en s'écriant :

« J'ai tout vu ! La voiture a fait exprès de l'écraser ! Mon Dieu ! Pauvre mademoiselle Yvonne ! Est-ce qu'elle est morte ?

— Non, répond Fantômette, mais je crains qu'elle n'ait une jambe brisée. Vous pouvez appeler une ambulance ?

— Oui, tout de suite ! Ah ! c'est un scandale, de pareils chauffards ! Je suis sûre qu'il avait un coup dans le nez ! D'ailleurs, vous ne trouvez pas que sa voiture sentait l'alcool ? »

Les voisins aident l'accidentée à entrer dans le magasin pour s'y asseoir, en attendant l'arrivée de l'ambulance. La marchande de chaussures dit d'une voix grinçante :

« Bien entendu, personne n'a songé à relever le numéro de cette voiture ? »

— Si, moi, dit Fantômette. C'est le 1605 BC 77. Tenez, je vais l'inscrire sur ce bout de papier. Vous connaissez cette jeune fille ?

— Je pense bien ! C'est la petite Yvonne Savonnette. Ah ! je vous garantis que c'est un grand malheur qui lui arrive, à la pauvrete ! Elle s'était inscrite au concours de Miss Europe, vous savez ? Elle ne pourra pas s'y présenter avec des béquilles ! »

Une ambulance et une voiture de police-secours arrivent peu après. Mme Semelle, la marchande de chaussures, s'empresse d'expliquer ce qu'elle a vu :

« Une voiture rouge qui a fait exprès de l'écraser ! Heureusement qu'une petite jeune fille à lunettes noires s'est précipitée pour tirer Yvonne en arrière, sinon la pauvrete aurait été complètement aplatie... Tiens ! Où est-elle passée, la petite jeune fille ? »

Un officier de police demande : « A-t-on pu relever le numéro du véhicule ? »

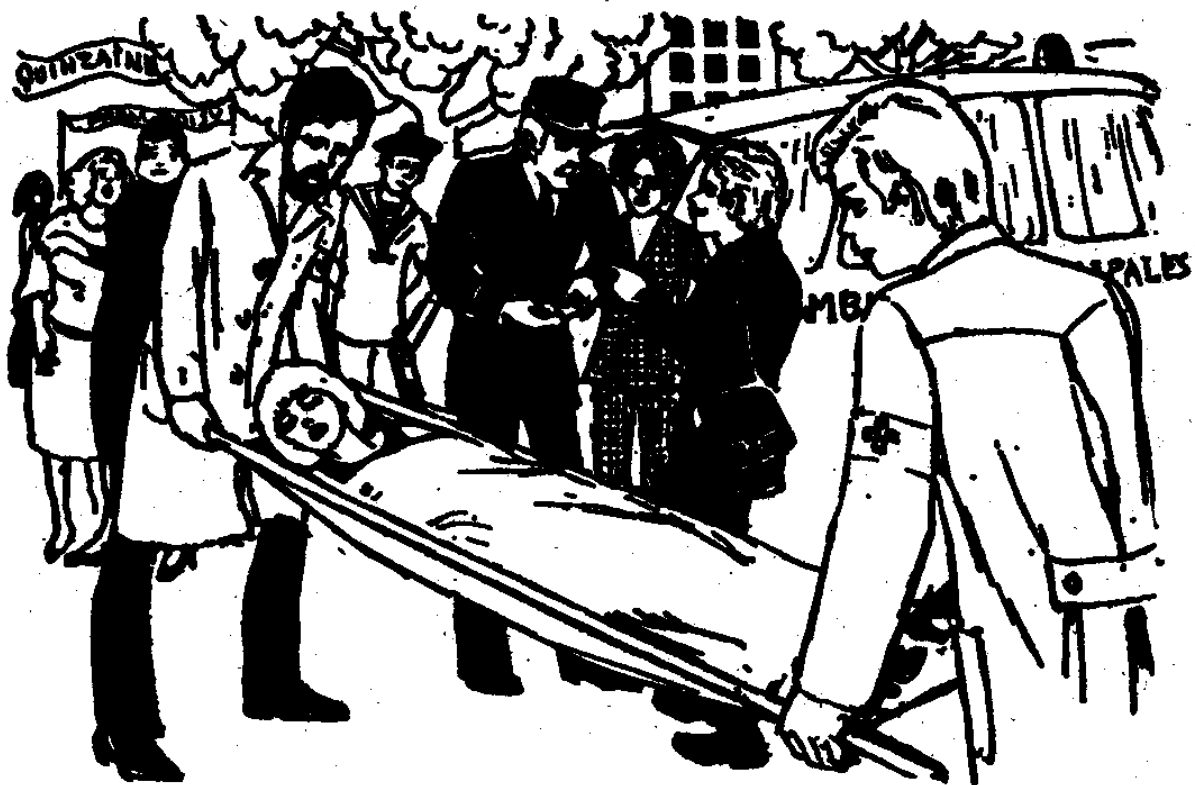
— Oui, tenez, c'est marqué sur ce bout de papier. Vous voyez que j'ai un coup d'œil infail-

liblé ! Sans moi, on ne pourrait pas retrouver la trace de cette voiture bleue.

— Vous avez dit qu'elle était rouge ?

— Vraiment, monsieur le facteur ? Ah ! ça se peut bien... »

Fantômette, qui ne pouvait rien faire de plus pour aider Yvonne Savonnette, poursuit sa promenade. De longues banderoles sont tendues en travers des rues pour annoncer : « GRANDE QUINZAINÉ DE FRAMBOISY ». Des affiches font savoir qu'au cours de ces deux semaines, la petite ville offrira d'alléchants spectacles. D'abord, un grand bal organisé par les pompiers. Puis une exposition de peinture où brilleront les noms d'artistes renommés, tels que Rapin-



Sot, Jean-Bart Bouilleur, ou Bellac-Houarel. Une chasse à l'escargot sera organisée par l'Union des Fins Fusils dans les bois de Mironton. Il est prévu une matinée théâtrale au Palais des Festivités, qui se terminera par l'élection de Miss Europe. Cette année, importante innovation : les garçons et les filles des écoles participeront au spectacle.

Tout en déambulant, la jeune aventurière réfléchit. Nancy Nice était candidate au titre de Miss Europe, et elle a été victime d'un accident. Yvonne Savonnette devait également participer à ce concours, et elle vient d'être blessée. Est-ce un simple hasard ? Une coïncidence ?

« J'ai pourtant l'impression que la voiture de sport a réellement cherché à l'écraser. Dommage que je n'aie pas eu le temps de voir le conducteur. Il me semble d'ailleurs qu'il y avait deux personnes dans cette voiture... Mais ça s'est passé tellement vite !... Enfin, j'espère que, avec le numéro, la police pourra retrouver ce chauffard... A moins que ce ne soit une voiture volée... »

Fantômette continue sa promenade jusqu'au Club Hippique Framboisien. Elle s'offre une heure d'équitation, puis rentre à la maison pour préparer une composition de mathématiques. Ensuite, elle met en marche son transistor, qui diffuse les informations régionales.

Le speaker lit un bulletin relatant l'accident survenu à Yvonne Savonnette, et ajoute :

« Des témoins ont pu relever le numéro du véhicule qui a provoqué l'accident. Mais il s'agissait d'une plaque maquillée, car cette immatriculation ne correspond à aucun véhicule existant. »

Fantômette fait une petite grimace.

« C'est bien ce que je pensais. Sûrement une voiture volée, dont on a changé le numéro. Le voleur devait être nerveux, affolé, et c'est pour ça qu'il conduisait si mal. Il ne s'agit peut-être pas d'un attentat, après tout... »

Pour une fois, la perspicacité de Fantômette se trouve prise en défaut.



CHAPITRE II

Répétition générale

« **E**st-ce que je suis belle, comme ça ? Oui ? Non ? Je suis sûrement très belle ! Il me semble que mon visage est d'une beauté impérissable ! »

La grande Ficelle approche son long nez du miroir, pour mieux se voir. Elle se recule, penche la tête de côté.

« Vraiment, on a bien fait de me donner le rôle de Vénus, déesse de la beauté ! »

— C'est ce qu'on appelle une erreur de distribution, murmure Françoise.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Rien, rien... »

Dans le préau de l'école, les élèves de Mlle Bigoudi sont en train de répéter *Les Dieux sur l'Olympe*, tragédie grecque du grand auteur Situphélbo Thoracetos. Cette répétition, la dernière avant la représentation qui aura lieu au Palais des Festivités, se fait en costumes. La grande Ficelle s'est donc vu attribuer le rôle de Vénus. Elle est vêtue d'une longue robe blanche dans laquelle elle se prend les pieds. A côté d'elle, la brune Françoise est en Diane, déesse de la chasse. Elle porte une courte tunique vert pâle et a comme armement un arc et un carquois rempli de flèches. Un peu en arrière se tient leur amie Boulotte, qui croque un pain au chocolat. Elle enveloppe ses vastes formes dans une robe rouge pour représenter Junon, l'épouse de Jupiter.

Mlle Bigoudi frappe dans ses mains afin d'obtenir un peu de silence, car ses élèves font marcher activement leur langue.

« Allons ! Un peu de calme, s'il vous plaît ! Je veux qu'on se taise pendant les répétitions. Françoise, c'est à toi. Tu arrives dans la clairière, et tu dis ton texte. »

Françoise arrange les plis de sa tunique, fait quelques pas vers le public — c'est-à-dire vers ses camarades —, regarde autour d'elle comme pour admirer la végétation qui est censée se

trouver dans le préau, puis elle fait semblant de tirer une flèche en direction de Ficelle et prononce :

*Je lance une flèche : à tout coup je touche
Mon arc est parfait, toujours je fais mouche.
Gardez-vous, mortels, de propos moqueurs
Mon trait tôt lancé percerait vos cœurs !*

Mlle Bigoudi approuve d'un signe de tête et fait signe à Boulotte :

« A toi, Junon ! Et cesse un peu de mâcher du chewing-gum !

— Ce n'est pas du chewing-gum, m'z'elle, c'est mon sandwich de dix heures.

— Tu ne peux pas attendre la récréation ?

— Heu... j'ai faim ! »

L'institutrice attend avec résignation que l'insatiable gourmande ait fini d'engloutir son combiné pain-pâté, puis Junon déclare d'un ton hésitant, ce qui fait supposer qu'elle a plus étudié son livre de cuisine que le texte de la tragédie :

*Diane, me voici... je viens... de l'Olympe
Et je veux... te poser une question simple
Où est Jupiter, heu... mon très noble époux ?
Il a fort bel air et...*

Ficelle complète :

Et une barbe à poux !

Toute la salle éclate de rire ! Mlle Bigoudi hausse le ton pour couvrir le brouhaha :

« Silence !... Ficelle, je te dispense de dire des âneries. Et toi, Boulotte, tu feras bien d'apprendre un peu mieux ton texte. Sinon tu ne seras jamais prête pour la représentation. »

Boulotte revient dans les rangs des spectateurs, et l'institutrice interpelle Vénus :

« Ficelle, puisque tu as la langue si bien pendue, viens un peu ici. Nous allons voir si tu as appris ton rôle.

— Oh ! je le sais sur le bout du cœur !

— Je t'écoute. »

La grande fille lève le bras gauche très haut, comme pour décrocher une ampoule du plafonnier, et déclame :

*Voici ta servante, O grand Jupiter
Maître de la foudre et roi de la Terre.
Je suis à tes pieds, pour toujours esclave
Et en te parlant... sapristi ! je bave !*

Nouvel éclat de rire de l'assistance. Mlle Bigoudi demande sévèrement :

« Pourquoi changes-tu le texte, Ficelle ?

— Heu... Je me suis trompée. Je voulais dire :

Et en te parlant, sans aucune entrave...

— Bien. Continue !

— Heu... Je ne sais plus où j'en étais... »

L'institutrice hoche la tête.

« J'ai l'impression, Ficelle, que tu ne sais pas plus ton texte que Boulotte. Il va falloir mettre tout ça au point, et très vite ! Je te rappelle que la représentation doit avoir lieu demain. Mesdemoiselles, si vous n'êtes pas capables de dire convenablement les quelques strophes de votre texte, je serai obligée d'annuler la représentation... »

Un « Oh ! » de protestation s'élève.

« ... et ce sera une honte pour notre école ! »

Les élèves baissent la tête, confuses. Un instant de lourd silence s'écoule comme une traînée de lave sur un volcan. Ficelle regarde honteusement ses longs pieds qui écrasent le bas de sa robe. Boulotte n'ose pas croquer le bâton de nougat qu'elle vient discrètement de déballer. Mlle Bigoudi soupire :

« Enfin, espérons que la présence du public vous stimulera, et que vous n'aurez pas de trou de mémoire ! »

Ficelle murmure :

« Ma mémoire, elle a autant de trous que les gruyères de Boulotte.

— Tu dis quelque chose, Ficelle ? demande sévèrement Mlle Bigoudi.

— Heu... non... rien. Enfin, je dis que je n'ai pas beaucoup de mémoire.



— C'est bien dommage ! Il faudra faire un effort. Si vraiment tu tombes en panne sur la scène, Françoise te soufflera. N'est-ce pas, Françoise ? »

La brunette fait un signe affirmatif. Dès la première répétition qui a eu lieu trois semaines plus tôt, elle savait par cœur le texte complet de la pièce, au grand dépit de Ficelle qui déclara :

« Les gens qui ont de la mémoire, ce sont des magnétophones, na ! Ce qui compte, c'est l'imagination ! Et moi, j'en ai. Autant que Fantômette !

— Peut-être que Fantômette a *aussi* de la mémoire, ma grande. »

Ficelle avait haussé les épaules et dit à mi-voix :

« Fantômette ? Ah ! je me demande si j'arriverai un jour à savoir qui c'est... Voilà au moins vingt fois que je la rencontre, et je n'ose jamais lui retirer son masque. A ton avis, Françoise, de qui s'agit-il ?

— Je pense que c'est une fille qui va à l'école le jour, et qui pourchasse les bandits pendant la nuit.

— A quel moment dort-elle, alors ? Moi, je me mets au lit à huit heures du soir, et je me réveille à huit heures du matin. Je fais le tour de la pendule !

— C'est justement pour ça que tu n'es pas Fantômette. »

*
* *

La dernière répétition s'est terminée tant mal que bien. Ficelle et Boulotte ont fait de gros efforts pour se rappeler les tirades du dernier acte :

FICELLE

Mais voici que vient, sur un gros nuage.
Le léger Mercure, Messenger des Dieux.
Il doit apporter, quel heureux présage !
Un colis bourré de bonbons mielleux...

BOULOTTE

Des bonbons au miel ? Aux Cieux je rends grâce.
Ils vont me remplir, je serai bien grasse..

FICELLE

Ne peux-tu, Junon, serrer ta ceinture ?

BOULOTTE

Quoi, tu voudrais donc que je m'amaigrisse ?
Lorsque pour avoir une beauté sûre
Il faut que mon estomac je remplisse
Il me faut manger copieusement
Et je resterai ronde assurément !

Faute de place, nous ne pouvons décrire par le détail toutes les péripéties de cette tragédie, qui se termine heureusement par l'intervention de Jupiter descendu de son nuage en contre-plaqué, armé d'un gros éclair jaune. Il est alors midi, et Mlle Bigoudi libère ses élèves qui sortent de l'école par petits groupes. Françoise, Boulotte et Ficelle se sont réunies pour faire le trajet. Non loin de là, sur l'avenue du 31-Février, se trouve un kiosque à journaux, où Françoise achète *France-Flash*. En lisant le titre qui barre la première page, elle pousse une exclamation de surprise.

« Mille pompons ! Décidément, c'est la série noire ! »



CHAPITRE III

Un drôle de numéro

Le journal annonce : « Disparition d'une future Miss Europe. Au cours de la matinée, Nathalie Cœur, qui est une des candidates à l'élection de Miss Europe, a disparu dans des circonstances assez troublantes. Un taxi s'est présenté devant son domicile, 18, rue Yzonka, à Sarclay-les-Fraisiers. Le chauffeur a expliqué à la jeune fille qu'une de ses parentes était malade et se trouvait présentement à la clinique du docteur Quenoque. Nathalie Cœur est donc montée dans le taxi, qui

s'est engagé sur la route de Sarclay et a traversé le bois d'Ecureuil-sur-Noisette. Or, pendant la traversée de ce bois, le taxi s'est trouvé bloqué par une voiture placée en travers du chemin. Deux individus masqués et armés ont alors fait sortir Nathalie du véhicule, et l'ont emmenée dans leur propre voiture.

« Il n'est pas impossible que cet enlèvement soit en rapport avec les deux accidents qui se sont produits hier, et dont les victimes sont deux autres candidates au même titre, Nancy Nice et Yvonne Savonnette. Le commissaire Pomme enquête activement. Il serait déjà sur une piste intéressante. »

Ficelle ouvre des yeux en plaques d'égout et s'écrie :

« Si toutes les candidates sont élimées comme ça...

— Éliminées, tu veux dire ?

— Oui, si elles sont illuminées, il n'en restera plus aucune pour faire le concours ! Et alors, s'il n'y a plus de concours, hop ! on supprime la matinée artistique et nous ne pouvons plus jouer la tragédie jupitérienne !

— C'est vrai, approuve Boulotte, et ce serait très ennuyeux. Parce que après la représentation, on doit nous offrir un goûter. »

Ficelle s'empare du journal, relit l'article, prend l'attitude d'une penseuse, et déclare :

« Ces incidents sont fortement mystérieux, et il faut percer cette énigme comme un ballon rouge avec une épingle. Moi qui suis une grande détective, je sens que je vais me lancer dans cette enquête à la manière d'une cacahuète dans la bouche de Boulotte ! Je vais détecter intensément, ensuite je monterai une pièce de théâtre avec cette aventure. Je jouerai le rôle principal. Je serai une Miss Monde qu'on enlève à bord d'un avion et qu'on jette dans le vide ! Mais heureusement que je tomberai sur une usine de matelas en caoutchouc ! Maintenant, je vais rentrer à la maison pour faire mon enquête. »

Françoise sourit.

« C'est dans ta chambre que tu vas enquêter ? Je me demande de quelle manière !

— Élémentaire, ma chère Françoise. Je m'allonge sur mon lit, je ferme mes jolis yeux et je médite puissamment ! Grâce à ma force mentale qui est de dix chevaux au moins, je résous les mystères les plus compacts, comme les cakes de Boulotte. Tiens, par exemple, tu te souviens des disparitions mystérieuses qui se produisaient à la charcuterie Salami ? »

Boulotte intervient :

« Ah ! je m'en souviens, moi ! Chaque jour, les saucisses de l'étalage devenaient invisibles !

— Oui, dit Ficelle, et la charcutière se perdait en confitures...

— Conjectures, rectifie Françoise.

— C'est Boulotte qui me trouble. Eh bien, moi, la géniale Ficelle, avec mon cerveau léger comme trente-six enclumes, j'ai pensé ! Et j'ai trouvé le coupable tout de suite ! C'était Pipo, le chien du marchand de légumes. Tous les matins, il rôdait autour de l'étalage. J'en ai déduit...

— Que c'était lui qui chipait les saucisses, conclut Françoise. Ta déduction était d'autant plus facile à faire que la charcutière avait crié dans la rue : « C'est encore ce maudit Pipo qui vient de voler un chapelet de francforts ! »

Ficelle hausse les épaules, fait la moue et dit : « A demain ! »

*

* *

« Mais qu'est-ce qu'elle a encore, cette casserole ? Je parie que c'est la boîte de vitesses, maintenant ! »

Des bruits inquiétants sortent du capot. Des raclements, des cliquetis qui s'ajoutent au tintamarre habituel du véhicule. Puis le moteur fait pouf-pouf-pouf et s'arrête. Œil de Lynx, reporter à *France-Flash*, descend de la deux-chevaux, soulève le capot, pique du nez dans la mécanique. Il tapote le filtre à air, souffle sur le carburateur, donne deux ou trois coups de pied dans les pneus. Il referme le capot, remonte.



Miracle ! Le moteur recommence à tourner.

« Si cette marmite ne datait pas du temps des pharaons, j'aurais peut-être un peu moins de pannes ! »

La bruyante voiture se rapproche de Framboisy, entre dans la petite ville, s'arrête devant une multitude de feux rouges, puis parvient dans la rue des Roses et stoppe devant le numéro 13. Il y a là une villa ultra-moderne qui fait penser à quelque soucoupe volante venue d'une autre planète. Le jeune journaliste appuie sur le timbre de l'entrée, attend. Ne recevant pas de réponse, et constatant que le portail est ouvert, il entre, fait quelques pas le long d'une allée couverte de

gravillons roses, passe près d'un chêne qui étend ses ramures au-dessus d'un massif de fleurs. Il se produit alors une sorte de sifflement, et une corde qui s'arrondit comme un lasso tombe autour du buste d'Œil de Lynx, lui enserrant brusquement les bras. Le journaliste essaie de se dégager, mais plus il se secoue, plus la corde se resserre. Il se demande s'il doit appeler au secours, lorsqu'une forme tombe de l'arbre comme un fruit mûr. Un lutin jaune, rouge et noir qui lance, moqueur :

« Ho ! ho ! qu'il est drôle, notre reporter ! Comment allez-vous faire pour écrire vos articles, avec les bras ficelés le long du corps ? Peut-être écrirez-vous avec les pieds ? Comme d'habitude, d'ailleurs... »

Œil de Lynx rugit :

« Allez-vous m'enlever ça, au lieu de dire des bêtises ! Espèce de Fantômette d'occasion !

— Bon, bon ! Ne vous fâchez pas, mon cher Œil. Je voulais juste faire un petit essai. Depuis une huitaine, je m'entraîne à lancer le lasso.

— Pour aller au Far-West ?

— Non, pour pêcher le goujon sans hameçon. »

Fantômette libère le reporter et lui demande le but de sa visite.

« Voilà, il s'agit de l'affaire des candidates...

— ... à l'élection de Miss Europe. Et le

rédacteur en chef Tony Truand vous a chargé de faire un reportage sur l'enlèvement de Nathalie Cœur ?

— On ne peut rien vous cacher, ma chère.

— Donc, nous allons à Sarclay-les-Fraisiers pour y faire une petite enquête ?

— C'est ça. Vous pouvez venir ?

— Bien sûr, Œil. Je dois même dire que je m'attendais un peu à votre visite. Et quand j'ai entendu ce grand bruit de ferraille, je me suis dit : tiens ! voilà notre scribouilleur national. »

Nos deux enquêteurs montent dans la quincaillerie ambulante qui démarre en lâchant un énorme nuage huileux et noirâtre. Pour couvrir le bruit du moteur, Œil de Lynx se met à hurler :

« A votre avis, cet enlèvement est-il en rapport avec les accidents qui sont arrivés aux deux autres concurrentes ?

— Oui, c'est probable. Sinon, il y aurait là une série de coïncidences extraordinaires.

— Qui aurait fait le coup, alors ?

— Vous êtes bien pressé ! Attendez un peu que nous soyons arrivés ! L'enquête ne peut pas être terminée avant d'avoir commencé.

— Vous pourriez accomplir ce miracle. N'êtes-vous pas Fantômette ? Celle qui résout tous les mystères ?

— Celle qui rend votre linge encore plus blanc ! Celle qui est indispensable au jardin comme à

la maison ! Exigez bien la véritable Fantômette ! Méfiez-vous des imitations ! »

Ces petites plaisanteries raccourcissent le temps du trajet. Heureusement, parce que la casserole d'Œil de Lynx avance à la vitesse d'une tortue en vacances. On arrive tout de même à Sarclay-les-Fraisiers, charmante petite localité d'Yonne-et-Marne, si pittoresque grâce à ses H.L.M., son parking et son supermarché. Le journaliste trouve assez vite la rue Yzonka et s'arrête près du numéro 18, un immeuble dont l'entrée se trouve encombrée par un certain nombre de badauds.

Nos deux détectives descendent de voiture et s'approchent du groupe des curieux. La concierge de l'immeuble, appuyée sur son balai, explique pour la centième fois :

« Le taxi a stoppé juste devant la porte, et le



chauffeur est venu me trouver. Je le connais bien, c'est M. Henri Golant. Il m'a demandé si Mlle Cœur était chez elle. Alors, moi, j'ai répondu que oui. Et il est monté pour lui dire que sa tante Ursule était malade, et qu'on l'avait transportée à la clinique du docteur Quenoque. Alors, ils sont ressortis, et ils sont allés vers la clinique. Mais en cours de route ils ont été attaqués par les brigands de la forêt, et on n'a plus revu cette pauvre Mlle Cœur. Si c'est pas malheureux, tout de même ! Elle devait participer à l'élection de Miss Quelque Chose ! »

Œil de Lynx s'approche de la concierge et lui demande où on peut trouver le chauffeur de taxi. La brave femme tend la main vers le bout de la rue :

« Là-bas, vous avez la place des Plumes-de-Plomb. C'est toujours là qu'il stationne.

— Merci. »

Le journaliste se tourne vers Fantômette :

« Nous allons l'interroger ?

— Bien sûr. C'est la seule piste que nous ayons pour l'instant. »

Il n'y a qu'un taxi en stationnement sur la place, celui d'Henri Golant qui ne fait aucune difficulté pour répondre aux questions que lui pose Fantômette, bien qu'il soit un peu surpris par l'étrange costume de la justicière.

« Je ne peux que vous répéter ce que j'ai dit

hier au commissaire Pomme. J'étais à l'arrêt ici même, lorsqu'un jeune homme est venu en courant et m'a dit : « Mme Ursule, la tante de Nathalie Cœur, est à la clinique Quenoque. Allez vite prévenir Nathalie. »

— Comment était-il, ce jeune homme ?

— Brun, les cheveux longs avec un blouson marron et des blue-jeans.

— Ensuite, vous êtes allé chercher Nathalie Cœur, et vous êtes parti en direction de la clinique ?

— C'est ça. Et nous avons été attaqués dans les bois. »

Œil de Lynx pose une question :

« Avez-vous pu voir les bandits de près ?

— Bien sûr. Mais ils cachaient leur visage sous des foulards.

— Donc, vous ne pourriez pas les reconnaître ? »

Le chauffeur réfléchit, se caresse le menton et dit :

« Il m'a semblé que l'un des deux avait un blouson marron. C'était peut-être le même jeune homme... »

— Et la voiture ?

— Une Berganti rouge.

— Vous avez relevé le numéro ?

— Oui. C'était 1865 BO 77. Le commissaire a fait des recherches, ce numéro est faux.

— Donc, il n'y a pas moyen de retrouver les ravisseurs ?

— J'ai bien peur que non.

— Bien, merci, monsieur Golant.

— Pas de quoi ! »

Fantômette et Œil de Lynx remontent dans leur tas de ferraille. Le journaliste soupire :

« L'affaire se présente mal. Nous n'avons aucun indice.

— Si, mon cher Œil.

— Je ne vois pas...

— Vous allez voir, mon cher Lynx. »

Fantômette prend sur la tablette de la voiture un bloc-notes, et se met à tracer des chiffres.

« Voilà le numéro de la voiture qui a renversé Yvonne Savonnette : 1605 BC 77. Et voici celui des ravisseurs de Nathalie Cœur : 1865 BO 77. »

Œil de Lynx secoue la tête :

« Cela ne nous avance à rien, puisque ce sont de faux numéros.

— Attendez ! Vous ne remarquez rien de particulier ?

— Heu... Une certaine ressemblance... Ils se terminent par 77. Mais il existe des milliers de voitures qui ont ce numéro de département.

— Vous ne voyez rien d'autre ?

— Ma foi, non. »

Fantômette a un petit rire.

« Eh bien, je ne vous félicite pas, mon cher.

Pour moi, c'est transparent comme une bulle de savon.

— Vraiment ? Expliquez-moi !

— Voilà. Nos jeunes bandits ont utilisé une seule et même voiture, et ils se sont contentés de modifier légèrement le numéro, au moyen d'une peinture pouvant s'enlever facilement. De la gouache par exemple. Prenons le deuxième chiffre. C'est soit un 6, soit un 8 selon la plaque.

— Alors ?

— Alors, je dis qu'il s'agit sûrement d'un zéro à l'origine. Dans le premier cas, on lui a mis une petite queue pour en faire un 6. Sur la deuxième plaque, on l'a surmonté d'un rond qui l'a changé en 8. Le troisième chiffre a eu aussi un petit coup de peinture, et le C s'est facilement changé en O.

— Alors, le numéro véritable, ce serait ?...

— 1005 BC 77. Il faut téléphoner à la préfecture pour savoir à quel véhicule correspond cette plaque.

— J'ai un ami là-bas qui va me donner le renseignement tout de suite. »

Nos héros s'engouffrent dans un bureau de poste tout proche, appellent Paris. Œil de Lynx obtient son correspondant et lui donne le numéro. Quelques minutes d'attente, puis la réponse arrive. L'immatriculation 1005 BC 77 est celle

*« N'êtes-vous pas Fantômette ?
Celle qui résout tous les mystères ? » →*



d'une Berganti de couleur rouge. Elle appartient au baron de Fumée, qui est le président-directeur général de la FORAFFI, entreprise de forage et raffinage de pétrole. Fantômette est perplexe.

« Le baron de Fumée ? J'ai vu sa photo dans *l'Expression*. C'est un monsieur aux cheveux grisonnants, très distingué. Il est P-DG d'une grande société, et je ne le vois pas du tout en train d'attaquer des Miss Europe dans la rue ! Cela ne ressemble à rien !...

— En effet, on se demande à quoi rimeraient ces attaques... Non, à mon avis, les deux voyous ont dû lui voler sa voiture. On vérifie ?

— Bien sûr. Mais il va certainement nous dire que son auto a disparu ces jours-ci. »

Fantômette cherche dans l'annuaire le numéro de la FORAFFI, puis appelle et entre en communication avec une secrétaire.

« Ici Fantômette. Pourrais-je parler à M. le baron de Fumée ? C'est au sujet de sa voiture de sport.

— Bien, ne quittez pas, je vous le passe. »

Une seconde d'attente, puis :

« Vous avez l'honneur de parler au baron de Fumée. Au sujet d'une de mes voitures, dites-vous ?

— Oui, monsieur le baron. Vous avez bien une Berganti rouge, immatriculée 1005 BC 77 ?

— Si fait. J'ai ce privilège. Pourquoi cette question ?



— Je voudrais savoir si on vous l'a volée.

— Plaît-il ? Si on me l'a volée ? Suis-je donc un homme volable ? Fi donc ! J'entends bien rester maître de mes meubles et immeubles. Sachez, mademoiselle, que ma Berganti se trouve présentement dans le parc de notre entreprise. En cette minute même, je la vois à travers la croisée. A moins que je n'aie la berlué... Mais dans ma famille, on a toujours eu une excellente vue. Mon illustre ancêtre, Richard Le Noir de Fumée, qui accompagnait Guillaume le Conquérant, se flat-tait d'apercevoir distinctement la Tour de Londres depuis la côte normande.

— Ah ? Bon, je vous remercie, monsieur le baron. Excusez-moi de vous avoir dérangé.

— Je regrette, mademoiselle Fantômette. Si

on me vole ma voiture, je ne manquerai pas de vous le faire savoir. Je vous salue ! »

Notre aventurière raccroche et soupire, sans pouvoir cacher sa déception :

« C'est bête, ça ! J'avais vraiment cru que la piste était bonne. Je n'arrive pas à croire que je puisse m'être trompée.

— Cela arrive à tout le monde, ma chère.

— Bien sûr. Mais moi, je n'aime pas ça ! J'ai quand même envie de voir cette auto de près.

— Croyez-vous que ce soit tellement utile ?

— Je ne sais pas... Je cherche... Quelque chose me dit qu'il faut encore regarder de ce côté-là... J'ai vu la voiture qui a heurté Yvonne Savonnette, et il me semble que, si je la vois de nouveau, je la reconnaîtrai.

— Bon, allons faire un tour à la FORAFFI. »

La ferblanterie routière démarre, sort de Sarclay-les-Fraisiers, s'engage sur l'autoroute du Sud-Est. Une heure de trajet, et c'est l'arrivée à Paris. Œil de Lynx prend le boulevard périphérique, s'engage dans le XVI^e arrondissement, parvient dans l'avenue Robert-Lingot. Arrivé là, il se met à la recherche d'une place de stationnement, mais il n'y a pas le moindre bout de chaussée disponible. En roulant au pas, la casserole parvient devant un grand immeuble neuf qui porte en lettres d'or la raison sociale de l'entreprise : FORAFFI. Le journaliste grogne :

« Qu'est-ce que je fais ? Je m'arrête en deuxième file ? C'est ennuyeux, j'aperçois une casquette avec un contractuel dessous...

— Attendez ! Regardez, là !... Cette voiture ! »

A côté de l'immeuble, il y a un portail ouvert, qui est celui du parking de la FORAFFI. Une voiture rouge vient de sortir. Elle tourne, longe l'avenue en s'éloignant. Fantômette s'écrie :

« C'est elle ! La Berganti du baron. Suivez-la, vite ! »

Le reporter écrase l'accélérateur, tirant du moteur une pétarade assourdissante, mais pas beaucoup de chevaux. La crécelle à roulettes s'élance avec l'impétuosité d'un escargot prenant d'assaut une laitue. Fantômette hurle :

« Plus vite, mille pompons ! Elle fait du sur-place, votre marmite ! »

Au bout de l'avenue, un feu rouge stoppe quelques instants la voiture de sport, mais elle repart très vite et distance rapidement ses poursuivants. Œil de Lynx a beau se pencher sur son volant, serrer les dents et aplatir le champignon, sa machine préhistorique refuse d'aller plus vite. Pis même : elle ralentit, en même temps que le moteur semble pris d'éternuements. Fantômette lève les bras vers le plafond de toile :

« Ah ! là, là ! quelle catastrophe, votre taille-crayon à roulettes ! Comment voulez-vous faire une poursuite convenable, avec cet ustensile ? »

Le moteur s'arrête avec un dernier soupir, et les deux occupants descendent. Œil de Lynx soulève le capot pour ausculter la mécanique défaillante. A cet instant passe un taxi au ralenti. Fantômette lui fait signe et s'y embarque avant même qu'il se soit arrêté. Ahuri, Œil de Lynx assiste à la disparition de sa compagne qui lui fait, en signe d'adieu, un magnifique pied de nez. Furieux, le journaliste jette sur le macadam sa belle casquette à carreaux et la piétine rageusement. Ce qui le calme un peu, mais ne contribue guère à la réparation du moteur...





CHAPITRE IV

Angoisse

« **V**ite ! suivez cette voiture rouge, là-bas ! »

Le chauffeur de taxi repart en trombe, tout en examinant sa jeune passagère dans le rétroviseur.

« Vous vous rendez à un bal masqué ? »

— Non, pas du tout.

— Mais vous êtes déguisée, quand même ? C'est quoi, votre costume ? Robin des Bois ou Zorro ?

— C'est Fantômette.

— Connais pas. Une ramoneuse ?

— Non, une aventurière qui pourchasse les assassins.

— Oh ! là, là ! C'est dangereux, ce métier-là ! Et dites-moi, qui y a-t-il, dans la voiture rouge ?

— Justement, un assassin.

— Ah ? Diable ! »

Du coup, il ne paraît pas tellement enthousiasmé par la poursuite. Mais Fantômette l'encourage.

« Allez-y ! allez-y ! Vous voyez bien qu'il accélère !

— Oui, mais la limitation de vitesse ?

— Ne vous occupez pas de ça. Si je capture cet individu grâce à vous, votre photo sera dans les journaux.

— C'est vrai ?

— Je vous le garantis ! En douzième page, dans le *Réveil de Farfouilly-les-Dindes*.

— Alors, je fonce ! »

Le taxi repart de plus belle. On sort de Paris, et la Berganti prend la route de Gazonville. A travers la lunette arrière, on voit le conducteur de dos. Il porte un grand chapeau sombre, à larges bords, qui couvre de longs cheveux noirs. Est-ce le conducteur qui avait tenté d'écraser Yvonne Savonnette ? En tout cas, ce n'est pas le baron de Fumée...

Prudente, Fantômette demande au chauffeur de laisser une certaine distance entre le taxi et la

voiture de sport, pour ne pas se faire repérer. Au bout d'une demi-heure de trajet, les deux véhicules arrivent en vue de Gazonville. Ils traversent la petite ville, s'engagent sur une route qui serpente dans un paysage vallonné, tourmenté, où les boqueteaux voisinent avec des prés, des escarpements qui dominant le cours d'une rivière, la Musaraigne. Encore un ou deux kilomètres de parcours à petite vitesse, et la Berganti tourne dans une allée qui conduit à la grille d'un parc à l'anglaise, c'est-à-dire une sorte de bois. Il y a là un petit château, une gentilhommière cachée entre les arbres. Murs de briques et toits pointus couverts d'ardoise lui donnent une allure Louis XIII, et l'on s'attend à voir surgir des mousquetaires ferrailleurs sur les marches du perron.

Fantômette fait signe au taxi d'arrêter.

« Bon, je ne vais pas plus loin.

— Mais... Vous avez dit qu'il y a un assassin dans cette voiture. Vous allez l'affronter toute seule ?

— Oh ! ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude. »

Le chauffeur paraît perplexe. Cette jeune personne parle-t-elle sérieusement, ou se moque-t-elle de lui ? Finalement, il hausse les épaules.

« Après tout, ce que vous faites ne me regarde pas. »

Fantômette règle la course et demande au chauffeur de retourner à l'endroit où il l'a char-

gée, pour voir si le journaliste est toujours en panne. Le chauffeur opine, remonte dans son taxi et repart vers Paris.

Fantômette s'engage dans l'allée qui mène au château, en sifflotant un refrain à la mode :

*Je suis vaillant et courageux
Hardi les gars ! et sauve qui peut !*

La Berganti s'est arrêtée devant une grille dont le fer forgé se tord en formant des spirales, des feuilles et des entrelacs. Fantômette se dissimule derrière un tronc de châtaignier pour observer l'homme qui descend de la voiture. Il est assez grand, mince. Son visage allongé est bordé par un collier de barbe noire. Il porte des lunettes de soleil, s'enveloppe dans un vaste manteau sombre. Son grand chapeau à coiffe pointue lui donne un peu l'allure inquiétante d'un sorcier. Il a ouvert la grille avec une longue clé, l'a refermée. A grandes enjambées, il se dirige vers le château, monte les marches du perron, sort une autre clé et entre dans la bâtisse.

Il verrouille la porte derrière lui, traverse un vestibule au sol dallé, entre dans une cuisine à l'ancienne. Sol de brique rouge, large cheminée, table et banc de bois grossier. Dans un angle, une grande armoire de chêne sculpté. A côté de l'armoire, assise sur une chaise, se trouve une

jeune fille brune. Elle est attachée et bâillonnée. C'est Nathalie Cœur, la candidate qui a été enlevée par les deux vauriens.

L'homme s'approche d'elle, vérifie que ses liens sont bien serrés, et se frotte les mains avec un ricanement qui ne présage rien de bon. Puis il ouvre la porte de l'armoire, qui est vide, revient vers Nathalie, l'empoigne par les bras et l'entraîne dans le meuble.

« Voilà ! Tu seras très bien là-dedans. Tu vas un peu manquer d'air, bien sûr, mais il faudra perdre l'habitude de respirer. »

Ayant dit, l'homme referme la porte sur la prisonnière, tourne la clé et l'empoche. Puis il s'en va en sifflotant.

*
* *

A travers le portail de la clôture, Fantômette a vu l'homme au chapeau noir entrer dans le château. Elle réfléchit. Décidément, cette silhouette n'est pas celle du baron de Fumée, dont elle connaît la photographie. Cet homme ne ressemble pas non plus à l'un des petits bandits qui ont essayé d'écraser Yvonne Savonnette.

« Si Ficelle était là, elle dirait que ce personnage est aussi mystérieux que la règle de l'accord des participes. Essayons de le voir d'un peu plus près. »

La grille est refermée à clé, mais les formes fantaisistes du fer forgé sont autant de marche-pieds qui en facilitent l'escalade. Fantômette n'a aucun mal à passer par-dessus l'obstacle. Elle s'avance vers le château en marchant à côté de l'allée, sur l'herbe qui amortit ses pas. Elle monte à son tour les marches, appuie sur une poignée de cuivre ouvragé, donne une poussée. La porte du château est fermée de l'intérieur.

« Bon, on va chercher une autre entrée. »

Il y a au deuxième étage, juste au-dessus de la porte, une fenêtre entrouverte. A l'autre bout du château, contre la façade, se trouve une épaisse couche de lierre. Notre héroïne marche jusque-là sur la pointe des pieds, empoigne la plante grimpante et tire fortement. Le lierre résiste.

« Eh bien, ça m'a l'air assez solide. Allons-y ! »

Comme un alpiniste montant le long d'une paroi rocheuse à l'aide d'une corde, Fantômette s'élève lentement vers les étages. Quelques oiseaux assistent en curieux à cette ascension qui leur procure un spectacle inhabituel, ce genre de sport étant généralement réservé aux chats. La jeune justicière parvient sans trop de difficulté au premier étage, puis au second. Mais là, le problème se complique. Il s'agit maintenant de revenir vers la fenêtre, en se tenant sur une mince corniche qui court le long de la façade. Fantômette ne peut poser que la pointe des pieds sur cet étroit

rebord, et agripper ses doigts aux briques de la muraille. Poitrine plaquée contre celle-ci, elle se fait ventouse, sangsue, ruban adhésif, autocollant, en souhaitant ne pas lâcher prise.

« Le moindre faux mouvement, et je vais faire connaissance avec le pavé de la cour, avec la perspective fâcheuse de me casser deux ou trois jambes ! »

Ce périlleux exercice de lézard lui permet d'arriver jusqu'à la fenêtre. Plus qu'un rétablissement maintenant, et elle pourra entrer dans le château.

C'est alors qu'elle entend, au-dessous d'elle, un bruit de porte que l'on ouvre. Retenant sa respiration, elle glisse un regard vers le bas. L'homme au chapeau noir vient de ressortir. Il ferme à nouveau le battant, tourne la clé, repart. Fantômette se rend alors compte qu'elle doit



disparaître au plus vite : lorsque l'inconnu franchira la grille, il risque de se retourner pour verrouiller, et de l'apercevoir. Fantômette remplit d'air ses poumons, puis elle se hisse sur le rebord de la fenêtre, pousse le vantail, entre dans le bâtiment à l'instant où l'homme pivote pour refermer la grille. Trois secondes après, le ronflement du moteur se fait entendre, et la voiture rouge disparaît entre les arbres.

« Ouf ! il ne m'a pas vue ! Mercure, le dieu des monte-en-l'air, est avec moi. »

Fantômette vient d'entrer dans une assez vaste chambre, dont les murs sont tendus de toile bleu pâle. L'ameublement est protégé par des housses, et un tapis recouvre le sol, ce qui permet d'y circuler en silence. Notre détective traverse cette chambre, entre dans un couloir qu'elle suit jusqu'à la cage d'un escalier de pierre. Là encore, un tapis atténue le bruit de la marche. Fantômette descend, ouvrant yeux et oreilles. Mais le château est parfaitement silencieux.

« Je me demande ce que l'homme est venu faire ici ? Il est resté à peine cinq minutes. Il venait les mains vides, il est reparti de même... »

Elle parvient au premier étage, s'arrête, écoute. Toujours le silence... Non, elle perçoit de légers chocs... Des coups contre une porte, peut-être...

Elle descend encore quelques marches, arrive au rez-de-chaussée, dans un vestibule.

Là, le bruit est plus net. Une sorte de martèlement...

Fantômette pousse une porte qui donne sur un vaste salon désert. Elle ouvre une seconde porte, celle de la cuisine. La justicière entre, tend l'oreille. En plus des coups, elle perçoit maintenant des gémissements.

« J'ai l'impression que ça vient de par là... »

Elle traverse la cuisine, s'arrête. Les coups viennent de la droite... du côté où s'élève une grande armoire de chêne. La jeune aventurière s'approche du meuble, colle son oreille contre le bois. Oui, il y a quelqu'un à l'intérieur, qui cogne et se plaint. Fantômette crie :

« N'ayez pas peur, je vais ouvrir ! Attendez, le temps de trouver la clé... »

Elle se met à fureter dans la cuisine, à ouvrir les tiroirs et les portes de placards, mais elle ne peut évidemment pas trouver la clé, puisque l'homme en noir l'a emportée. Dans l'armoire, les coups se font de plus en plus rares. Ils s'espacent, comme si la personne enfermée s'affaiblissait. Fantômette commence à s'énerver, parce qu'elle devine le drame qui se joue à l'intérieur du meuble : l'air y devient irrespirable !

« Voyons, ne nous affolons pas. Je ne trouve pas de clé, donc il faut briser la porte. Avec quoi ? Il faudrait une hache. Où peut-on trouver cet outil ? Dans un atelier, ou dans un endroit où l'on casse du bois. »

Elle sort de la cuisine en courant, descend un escalier qui mène au sous-sol. Là, il y a une grande pièce qui sert de débarras. Dans un coin se trouve un établi, avec tout ce qu'il faut pour bricoler. En particulier, une hachette que Fantômette empoigne avec un cri de joie. Elle remonte à toute vitesse, traverse la cuisine en bolide et s'attaque aussitôt à la porte.

« Tant pis si c'est un meuble de grande valeur ! »

Elle entame le bois autour de la serrure. Des éclats volent dans tous les sens. Au bout d'une minute, un dernier coup fait sauter la fermeture. Fantômette tire sur le battant et découvre Nathalie, inerte, les yeux fermés.

Notre justicière sort la prisonnière du meuble, arrache le bâillon et tapote énergiquement les joues de la jeune fille. Nathalie pousse un profond soupir et ouvre les yeux. Fantômette dit en souriant :

« Ne craignez plus rien et respirez à fond. Vous êtes sauvée. Attendez, je vais vous détacher. »

Au moyen de son poignard, Fantômette coupe les cordelettes qui immobilisent Nathalie. Celle-ci explique :

« Ah ! il vient de m'arriver une aventure épouvantable ! Je devais me rendre auprès de ma tante qui était malade, paraît-il... »

— Mais qui ne l'est pas, Nathalie. Rassurez-vous.

— Comment ? Vous connaissez mon nom ?

— Bien sûr.

— Vous êtes Fantômette, n'est-ce pas ? Ah ! si vous saviez ce que j'ai eu peur ! Cet horrible homme noir ! C'est un monstre, vous savez !

— On dirait, oui. Il n'a pas l'air tellement aimable. En tout cas, je ne l'inviterai pas à mon anniversaire. Dites-moi un peu ce qui s'est passé, après votre enlèvement ?

— Eh bien, les deux jeunes gens qui m'avaient fait monter dans une voiture rouge, m'ont amenée ici. Je suis restée un bout de temps attachée sur une chaise, ensuite l'homme au chapeau noir m'a enfermée dans l'armoire. J'étais en train d'étouffer quand j'ai entendu votre voix. »

Fantômette réfléchit un moment, puis demande :

« L'homme en noir, vous ne le connaissez pas ?

— Non, pas du tout.

— Et les deux jeunes voyous ?

— Je sais seulement qu'ils se nomment Flaynard et Tocard. C'est les noms qu'ils employaient lorsqu'ils bavardaient dans la voiture.

— Savez-vous pourquoi on vous a enlevée ? Pourquoi l'homme au chapeau noir a voulu vous étouffer dans cette armoire ?

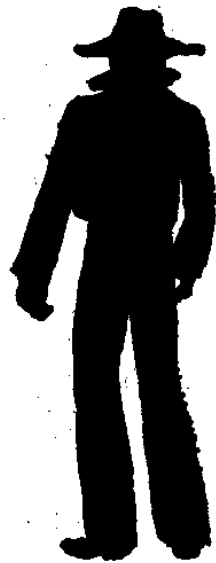
— Non, pas du tout. Je ne comprends pas... Et vous, Fantômette, qu'en pensez-vous ?

— Moi ? Oh ! pour l'instant, je n'ai aucune idée. On verra plus tard. Maintenant que vous êtes détachée, ne nous attardons pas dans ce château où l'on enferme les gens dans des boîtes ! Allez, on s'en va ! »

Alors, une voix ironique se fait entendre :

« Ça m'étonnerait que vous puissiez sortir ! »

Fantômette se retourne. Un des jeunes voyous vient d'entrer ; il a ramassé la hachette qu'il agite avec un sourire méchant.





CHAPITRE V

Situation sans espoir

Pendant un long moment, les deux adversaires s'observent en silence, immobiles comme deux chats prêts à se bagarrer. Fantômette s'est redressée, tenant sa dague florentine pointe en avant, à la manière d'une épée. Le jeune filou brandit sa hache en donnant l'inquiétante impression de savoir s'en servir. Surprise autant qu'alarmée, Nathalie Cœur recule dans un angle de la cuisine. D'une voix calme, Fantômette demande :

« Flaymard ou Tocard ? »

— Tocard. Je vois que tu as entendu parler de moi, gamine !

— Je t'ai même vu.

— Vraiment ? Où ça ?

— Tu conduisais la voiture qui a failli écraser Yvonne Savonnette. J'ai juste eu le temps de la tirer en arrière, sinon elle était tuée net. »

Le jeune voyou dit d'un ton menaçant :

« Ah ! c'est donc toi qui m'as fait rater mon coup ! Tu vas me payer ça !

— D'accord, Toto. Mais dis-moi, comment se fait-il que tu puisses conduire une voiture ? Tu n'as pas encore l'âge de passer ton permis, il me semble ?

— Le permis, je m'assois dessus !

— Ah ? Bon, dans ce cas, je n'ai rien dit. »

Lentement, Tocard descend les dernières marches. C'est un garçon maigre, brun, au visage mince. Il a des yeux noirs, rapprochés, qui ressemblent à des canons de mitrailleuses jumelées. Il porte un blouson de daim, des blue-jeans et un foulard de nylon rouge. Aux pieds, des chaussures de basket. Il lance, arrogant :

« Je te garantis que ça va chauffer, gaminette ! Tu aurais mieux fait de ne pas venir. Je vais te découper en rondelles !

— Brrr ! monsieur l'artiste, j'en tremble de malepeur ! »

Mais Fantômette ne tremble pas du tout. Au

contraire, un sourire se dessine sur ses lèvres. Légèrement penchée en avant, très souple sur ses jambes, elle attend venir l'attaque de Tocard. Le chenapan ne semble guère inquiet non plus. Il toise son adversaire avec une expression de mépris évident. Il dit, narquois :

« Alors, fillette, tu te décides, ou il faut que j'aïlle te chercher ?

— Je t'attends, Toto. »

Nathalie Cœur reste immobile dans son coin, silencieuse, inquiète pour la vie de Fantômette. Brusquement, Tocard passe à l'attaque. Il fonce, levant sa hachette. Mais c'était une feinte. Arrivé tout près de Fantômette, il s'arrête, lance son poing gauche qui ne rencontre que le vide, Fantômette s'étant baissée. Il frappe avec son outil, manque sa cible, recule, donne un coup de pied, avance de nouveau, saisit l'aventurière par les épaules et la renverse sur le sol. Affolée, Nathalie se met à hurler. Les deux combattants sont maintenant enchevêtrés sur le sol comme des catcheurs. Un objet, projeté hors de la mêlée, roule dans un coin : le poignard de Fantômette. Elle est désarmée !

Une main s'élève, qui tient la hache. Puis s'abaisse brusquement. Un cri jaillit, et la masse confuse s'immobilise. Puis c'est le silence. Horri-fiée, Nathalie se dit que Tocard est vainqueur, et qu'on va de nouveau l'enfermer dans quelque

meuble. Un des deux combattants se redresse, en maintenant l'autre plaqué contre le sol, au moyen d'une prise de judo. Une voix s'élève, ironique :

« Tu ne savais donc pas que je suis ceinture noire, troisième dan ? Ah ! il fallait te renseigner avant de te battre contre moi. Tant pis pour toi. Ceci est une prise très classique, vois-tu... Une simple immobilisation... Attention ! Ne bouge pas, sinon je te casse le bras ! Voilà, c'est ça, lâche ton bibelot. Tu ne sais pas t'en servir, mon petit Toto. »

Fantômette se relève, récupère son poignard, pendant que Tocard se masse le bras droit en faisant une grimace de douleur.

« Maintenant, dit la jeune aventurière, tu vas répondre à quelques petites questions. Avec l'aide de ton complice Flaymard, tu as enlevé Nathalie Cœur. C'est l'homme en noir qui t'en avait donné l'ordre. Je veux savoir qui est cet homme. »

Tocard remue lentement la tête à gauche et à droite :

« Je ne te dirai rien.

— Tu vas avoir de très sérieux ennuis, Toto. Tu ne veux pas répondre ?

— Va te faire cuire un œuf ! »

A peine Tocard a-t-il donné ce conseil culinaire, que Nathalie hurle :

« Attention, Fantômette ! »

L'aventurière esquisse un mouvement pour se

retourner, mais son crâne explose brutalement, avec un jaillissement d'étincelles rouges. Puis c'est le noir absolu...

*
* *

Fantômette a du mal à reprendre ses esprits. Elle sent qu'on lui enveloppe la tête avec un tissu, puis qu'on la soulève et qu'on l'entraîne. Au bout d'un moment, elle essaie de se débattre, mais celui qui la tient resserre son étreinte. Notre héroïne essaie de résister, de freiner le mouvement, mais on la pousse en avant. A travers l'étoffe qui l'aveugle, elle entend la voix de Tocard qui crie :

« Pas la peine de résister, ma vieille, sinon je te fends le crâne ! »

« Il a dû récupérer sa hachette », se dit l'aventurière en se résignant à son sort. Une minute plus tard, elle sent qu'on la lâche, puis la voix du jeune brigand reprend :

« On va vous laisser, toutes les deux. Mais attention : ne bougez surtout pas ! Ne levez pas le petit doigt et ne remuez pas les oreilles... Sinon... ha ! ha ! »

Fantômette entend une porte qui se referme, un verrou que l'on pousse. Puis des pas décroissent, et c'est le silence.

Malgré l'interdiction qu'on vient de lui faire,

elle s'empresse de retirer le morceau de tissu qui lui recouvre la tête, et elle pousse une exclamation.

Elle est dans le noir.

A côté d'elle, une respiration oppressée se fait entendre. Fantômette demande :

« Nathalie, vous êtes là ? »

— Oui. Mais je n'y vois rien. Ils m'ont mis un chiffon sur la figure.

— Vous pouvez l'enlever, mais ça ne vous avancera pas à grand-chose. Nous sommes sans doute dans une cave, et il n'y a pas de lumière. »

Nathalie retire le tissu et constate qu'elle se trouve dans un noir absolu. Elle demande :

« Est-ce qu'ils vont encore chercher à m'assassiner ? Vous croyez que nous allons être asphyxiées ? »

— Je n'en sais rien. En tout cas, à part une vague odeur de moisi, l'air est respirable. Dites-moi, qui m'a attaquée par-derrière ?

— Flaymard. J'ai voulu vous prévenir, mais je l'ai vu trop tard. Il vous a frappée avec une bouteille.

— Oui. Heureusement que j'ai le crâne solide, et un pompon qui a amorti le choc. Bon, il s'agit maintenant de faire un peu de lumière et de voir où nous sommes. »

Fantômette glisse sa main dans une petite poche de sa tunique pour y prendre une

minuscule lampe électrique qui ne la quitte jamais.

« Mille petits diables ! Ma lampe... J'ai dû la perdre pendant la bataille... Dommage. Eh bien, il ne reste plus qu'à explorer à tâtons...

— Mais Tocard a dit qu'il ne fallait pas bouger ?

— Je ne vais pas rester plantée là comme une bougie dans un chandelier ! »

Fantômette fait un pas. *Et aussitôt, la chose se produit.* Un terrible claquement sec, métallique, qui se prolonge dans les oreilles des deux filles. D'une voix blanche, Nathalie demande :

« Qu'est-ce que c'est ? Quel est ce bruit ? C'est vous qui avez fait ça, Fantômette ? »

Pendant un instant, la jeune aventurière reste muette. Puis, d'une voix que l'angoisse fait trembler, elle dit :



« *Ne bougez pas, Nathalie ! Surtout ne bougez pas d'un millimètre !*

— Mais pourquoi ? pourquoi ? Que se passe-t-il donc ?

— Il se passe que si nous levons le petit doigt, comme a dit Tocard, il va nous arriver des choses très désagréables. Et je viens d'avoir une chance inouïe, si je comprends bien...

— Mais parlez, parlez donc ! Vous me faites mourir de peur ! Qu'y a-t-il donc dans cette pièce ?

— Ce qu'il y a ? Eh bien, ma chère Nathalie, il y a *des pièges à loup*. Autour de nous. Je viens d'en déclencher un en marchant, et par bonheur je ne me suis pas pris le pied dedans.

— Mais c'est horrible !

— Bah ! Il n'y a qu'à ne pas remuer, c'est tout. Il faut rester debout, sans bouger. Ah ! je regrette d'avoir perdu ma lampe, sinon nous aurions pu voir ces engins... Je me demande qui a eu cette idée... L'homme au chapeau noir, peut-être...

— Mais combien de temps faudra-t-il rester comme ça ? »

Fantômette réfléchit, examine mentalement la situation, hoche la tête dans le noir, puis murmure :

« Ecoutez, Nathalie, je ne voudrais pas vous décourager, mais ça peut durer...

— Nous ne pouvons pas rester debout pendant des siècles !

— En tout cas, ça vaut mieux que d'être enfermées dans une armoire ! Allons, un peu de patience. Je suis sûre que tout va s'arranger.

— Mais personne ne peut venir à notre secours ! La police ne sait même pas que nous sommes enfermées dans ce château !

— Allons, ne pleurnichez pas. Vous sortirez d'ici, vous participerez au concours de Miss Europe, et vous remporterez le titre !

— Vous croyez ?

— Mais oui. Fantômette ne se trompe jamais ! »

La jeune justicière a prononcé cette phrase d'un ton assuré, mais intérieurement elle n'en mène pas large, et elle se demande anxieusement comment elle va bien pouvoir se sortir de cette situation. Alors...

Alors, quelque part se produit un ronflement de moteur. Un bruit tellement intense, qu'il parvient jusqu'à cette cave. Une lueur d'espoir apparaît dans le cerveau de l'aventurière.

« Je la connais, cette voiture ! C'est celle d'Œil de Lynx ! Un ami à moi, ma petite Nathalie. Un journaliste fumeur de pipe. Le chauffeur de taxi qui m'a amenée ici a dû lui indiquer l'adresse du château.

— Mon Dieu ! Pourvu qu'il nous trouve !

— Nous allons l'appeler. Attention ! Avec moi. Une, deux, trois ! ŒIL DE LYNX ! ŒIL DE LYNX ! ŒIL DE LYNX ! »

*

* *

Le journaliste arrête sa voiture, descend, bourre tranquillement sa pipe, l'allume. Il enfonce sa casquette à carreaux et s'approche du portail. Il est refermé, mais pas complètement. L'allée qui mène au château est déserte. Aucun signe de vie dans la bâtisse.

« Je me demande si Fantômette est encore dans les parages. Je ne vois même pas la voiture rouge. J'ai l'impression qu'il n'y a personne. »

Il marche jusqu'au perron, monte les degrés et entre dans le château facilement, pour la bonne raison que la porte n'est pas verrouillée. Dès qu'il se trouve dans le vestibule, les cris frappent son ouïe.

« Œil de Lynx ? Mais c'est moi ! On m'appelle... »

Le son le guide jusqu'à la cuisine, puis dans un escalier de cave. Il trouve un bouton électrique, fait de la lumière, trouve une porte épaisse fermée par un loquet. A travers le bois passe la voix de Fantômette. Il répond :

« Je suis là, ma chère. Je vais vous ouvrir.

— Ouvrez, mais n'entrez pas ! Et faites bien attention où vous mettez les pieds, mon cher Lynx ! »

Intrigué, le journaliste tire le loquet, ouvre la porte et regarde avec curiosité. Les deux filles

sont là, debout, entourées par sept ou huit engins aux mâchoires grandes ouvertes. Œil de Lynx lance un sifflement :

« Ah ! je comprends pourquoi vous me disiez de ne pas entrer ! Ça vous couperait la jambe en deux comme un vulgaire sucre d'orge, ces machins-là ! »

Avec précaution, les deux prisonnières enjambent les dangereux pièges et sortent de la cave. Œil de Lynx considère Nathalie avec intérêt et lui demande :

« Vous êtes mademoiselle Cœur, n'est-ce pas ? Quelle émotion vous avez dû avoir !

— Ah ! monsieur, c'était affreux ! Nous n'osions plus bouger !

— Je suis bien heureux d'être venu vous délivrer ! Si un de ces pièges vous avait mordue, je ne m'en serais jamais consolé. Heureusement que vous êtes saine et sauve ! Vous allez pouvoir participer à l'élection de Miss Europe. Jolie comme vous l'êtes, je suis sûr que vous allez remporter le titre ! »

Alors, Fantômette se met à grogner :

« Dites donc, beau chevalier servant, avez-vous fini de faire la cour à Miss Machin ? Ah ! ils ne sont pas sérieux, ces journalistes ! Ne m'en parlez pas ! Tous des bons à rien ! »



CHAPITRE VI

Une brillante représentation

Le grand jour est arrivé. Dans les coulisses du Palais des Festivités, ces demoiselles sont en proie aux affres du trac. Ficelle gémit :

« Ah ! je ne saurai jamais mon texte ! Il faut que je répète encore une dernière fois... Mais voici que vient... sur... un gros nuage... heu... le léger Mercure... heu... messenger heureux... non, des dieux... heu... il doit apporter...

— Moi, j'aurais dû apporter un peu de fromage pour me caler les joues, s'inquiète Boulotte.

— Il doit apporter, quel heureux fromage... quel heureux présage... Ah ! Boulotte, tais-toi donc ! Tu me fais tromper ! »

Ficelle se prend la langue dans les paroles et les pieds dans sa robe. Boulotte, à défaut de fromage, mastique un bâton à la noix de coco enrobé de chocolat. Mlle Bigoudi est fort affairée pour vérifier les coiffures, s'assurer que les costumes sont bien ajustés, qu'il ne manque aucun accessoire. Mercure a son pétase¹ sur la tête. Jupiter brandit son éclair en carton. Vulcain forge une épée de bois. Apollon s'est juché sur un char tiré par des chevaux découpés dans du plastique expansé. Les Dieux et les Déesses de l'Olympe sont là au grand complet. Non, il manque quelqu'un toutefois : la déesse de la chasse, Diane. Mlle Bigoudi s'inquiète. Elle ne peut pas appeler Françoise à haute voix, parce que, en ce moment même, le mage Mystéras est en train de présenter sur scène son numéro de magie. Il transforme un lapin blanc en chapeau haut de forme, et cet exercice difficile doit se faire dans le silence le plus complet. Le mage l'a exigé, sinon l'opération risquerait de rater, et le lapin se changerait peut-être en poêle à frire ou en accordéon.

1. Ne pas confondre avec pétard, qui est un truc qui fait boum. Un pétase c'est une espèce de chapeau rond comme le casque des soldats anglais, avec des petites ailes dessus. (Note de Ficelle extraite de son *Carnet Olympocélien*.)

L'institutrice regarde autour d'elle, demande à voix basse à Ficelle :

« Vous n'avez pas vu Françoise ? »

— Non, m'z'elle. Elle était là tout à l'heure, mais elle a disparu comme un éclair dans la bouche de Boulotte.

— Voyez si vous pouvez la trouver. Nous devons présenter notre pièce juste après le numéro de Mystéras. Nous ne pourrions absolument pas jouer sans elle ! Et c'est bien la première fois qu'elle serait absente ! Ce n'est pas son genre, de manquer au moment où il doit se produire une chose importante...

*
* *

Œil de Lynx rempoche sa pipe, car il est interdit de fumer dans les coulisses. Il se tourne vers Françoise :

« En somme, il ne reste plus que deux candidates ? »

— Oui, mon cher Œil, plus que deux. »

Le journaliste a apporté son appareil de photo pour fixer sur la pellicule le portrait de celle qui sera élue Miss Europe dans une heure. Il n'est d'ailleurs pas seul, car d'autres photographes sont en train de lancer des éclairs. Françoise a mis son costume de Diane, et elle se tapote distraitemment la joue avec son arc, tout en surveillant les coulisses du coin de l'œil. Un autre

personnage exerce une surveillance en ces lieux. Un homme coiffé d'un chapeau de toile, vêtu d'un imperméable mastic. C'est le commissaire Pomme, dont la présence doit empêcher un nouvel enlèvement.

Œil de Lynx compte sur ses doigts :

« Il y avait quatre finalistes. Nancy Nice et Yvonne Savonnette qui ont été accidentées, Nathalie Cœur que nous avons sauvée, et Lucie Tronnade.

— Oui, il ne reste en finale que Nathalie et Lucie. Espérons que l'homme en noir ne va pas les attaquer.

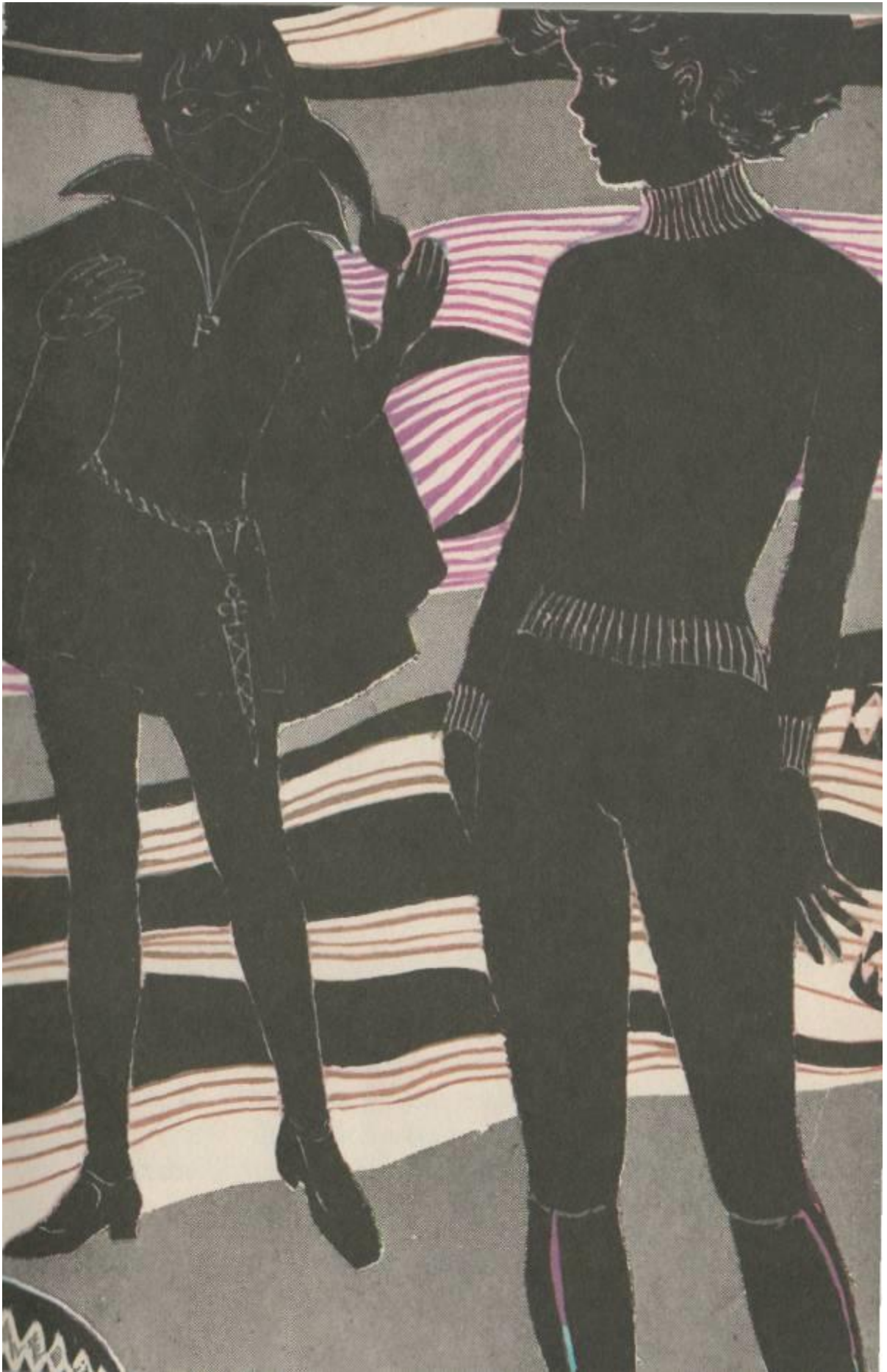
— Il me semble qu'ici elles ne risquent rien. Il y a trop de monde. Et le commissaire Pomme ouvre l'œil.

— Et puis vous êtes là, mon cher Lynx. Et vous ne perdez pas de vue Nathalie Cœur, il me semble ?

— Avouez qu'elle est charmante ! »

La brune Nathalie est en train de se regarder dans un miroir fixé au mur, pour vérifier si sa coiffure est bien bouclée, si sa robe rouge n'a pas un faux pli, si son maquillage n'a pas besoin d'une retouche. Non loin d'elle, Lucie Tronnade procède à des vérifications analogues. C'est une grande fille très mince, au teint blanc. Sa longue

« *Surtout ne bougez pas d'un millimètre !* » →



chevelure rousse tombe sur ses épaules, et ses yeux verts comme sa robe, beaux mais froids, toisent de temps en temps sa rivale avec une expression d'antipathie qu'elle ne cherche pas à dissimuler. Françoise murmure à l'oreille du journaliste :

« Je pense que si Lucie Tronnade pouvait manger Nathalie toute crue, elle le ferait tout de suite !

— Ah ! ça ne m'étonne pas ! Dans un concours de beauté, ces demoiselles sont toutes jalouses les unes des autres.

— Et laquelle des deux va gagner, à votre avis ?

— Je ne sais pas, Françoise, mais j'ai une préférence pour Nathalie Cœur. Je vais d'ailleurs faire quelques photos d'elle. »

Œil de Lynx s'approche de Nathalie, fait partir son flash et déclare :

« Ah ! mademoiselle, je préfère vous voir souriante comme maintenant, plutôt qu'affolée dans la cave !

— Avouez qu'il y avait de quoi être affolée ! Si vous n'étiez pas venu avec Fantômette, je ne serais pas ici aujourd'hui !

— Et ce serait bien dommage ! »

Lucie Tronnade a saisi au vol le court dialogue qui vient de s'échanger. Elle tourne la tête, examine Françoise d'un regard aigu, paraît sur le

point de s'approcher pour lui parler, mais son mouvement est interrompu par l'arrivée intempestive de Boulotte et Ficelle. Œil de Lynx dit à Françoise :

« J'ai l'impression qu'on vous cherche... Voici vos deux amies. »

Ficelle s'écrie, en faisant de grands gestes :

« Eh bien, Françoise, qu'est-ce que tu fais ? Voici une énorme éternité que je cours dans tous les coins pour te trouver ! Ça va être à nous ! On n'attend plus que toi pour jouer notre pièce olympienne et immortelle !

— Bon, je viens, ne t'affole pas ! »

Et Diane salue Œil de Lynx en levant son arc, puis les trois déesses partent en courant rejoindre le reste de l'Olympe. Sur la scène, des applaudissements retentissent : le mage Mystéras a mis un œuf dans un coffret magique, et, en soulevant le couvercle, il laisse s'échapper une douzaine de colombes qui volent gracieusement en cercle au-dessus des spectateurs !

Le magicien salue, se retire et laisse la place à un présentateur qui vient annoncer la représentation d'une admirable pièce jouée par les élèves de Framboisy : *Les Dieux sur l'Olympe*. Le rideau se lève sur une toile peinte qui représente un jardin au sommet d'une montagne. Sur la scène se dresse un temple grec en carton-pâte. Une compagnie de soldats macédoniens défile en chantant :

*Nous sommes les soldats de Grèce
Nous avons du muscle, pas de graisse
Saluons les Dieux de l'Olympe
Chantons en chœur, rien n'est plus simple !*

On assiste ensuite à l'arrivée imposante de Jupiter, qui agite son éclair d'un air menaçant. Françoise apparaît et dit son texte avec une telle netteté, des inflexions d'une telle justesse, qu'elle recueille une vague d'applaudissements. Junon fait alors son entrée. Son élocution serait plus distincte si elle ne mastiquait pas un carambar. Dans les coulisses, Mlle Bigoudi est furieuse :

« Quelle honte ! Boulotte dit son texte en mangeant ! Que vont penser les spectateurs ? »

Ficelle chuchote alors :

« Ne vous inquiétez pas, m'z'elle ! Je vais effacer la mauvaise impression qu'elle cause comme j'efface mes erreurs de dessin avec une gomme.

— Espérons-le ! Savez-vous votre texte, au moins ?

— Absolument ! D'ailleurs, je suis une apprenueuse de textes fantastique ! Je me destine à être une grande comédienne de théâtre, vous savez ? J'espère bien entrer dans très peu de temps à la Comédie-Française.

— Vraiment ?

— Oui. Je veux aller voir jouer *Le Corbeau et le Renard*. J'entrerai en payant ma place, bien sûr. Vous connaissez cette histoire de corbeau, m'z'elle ? Il est sur un *narbreperché*...

— Oui, oui, je sais. C'est à vous, Ficelle ! Vous allez rater votre entrée ! »

Et l'institutrice propulse vivement la grande étourdie sur la scène. Ficelle fait trois pas majestueux sur l'Olympe, se prend les pieds dans sa robe et s'étale de tout son long, déchaînant une tempête de rires !

Dans la coulisse, Mlle Bigoudi presse son cœur en murmurant : « Ciel ! » et manque de s'évanouir. Ficelle se relève, grogne :

« Bah ! Ça peut arriver à tout le monde ! »

Du coup, le public lui exprime sa sympathie en



l'applaudissant vivement. Encouragée, la grande fille débite son texte avec une fière assurance, et recueille une véritable ovation. Mlle Bigoudi respire :

« Ouf ! J'ai bien cru que le succès de cette pièce était compromis ! J'eusse été déshonorée jusqu'à la fin de mes jours ! »

Mais tout se termine bien, et les jeunes actrices se réunissent en se tenant par la main pour s'incliner devant ces spectateurs si indulgents. Le rideau tombe, et on annonce l'événement qui va clore cette brillante matinée : l'élection de Miss Europe. Les élèves de Mlle Bigoudi se sont regroupées dans le vestiaire pour ôter leurs costumes grecs. Françoise ressort la première, s'approche discrètement d'Œil de Lynx qui continue à photographier Nathalie Cœur, et lui fait signe.

« Attention ! C'est maintenant qu'il faut ouvrir l'œil ! Ne perdez pas de vue les deux concurrentes.

— Vous croyez que l'homme au chapeau noir va tenter une nouvelle agression ?

— Je ne sais pas, Lynx, mais je me méfie. Quelque chose me dit qu'il peut encore se passer un événement grave. Les trois attentats n'étaient pas une plaisanterie.

— Mais quel intérêt aurait cet homme à attaquer les concurrentes ?

— Je l'ignore. De toute manière, c'est inquiétant. Le commissaire Pomme est-il toujours là ?

— Oui, il surveille.

— A-t-il fait une enquête au château de Gazonville ?

— Il y est allé, mais sans obtenir aucun résultat. Le château appartient au baron de Fumée, qui d'ailleurs n'y met jamais les pieds. Il a été très surpris quand le commissaire lui a parlé d'un homme vêtu de noir qui s'y serait rendu en se servant de sa voiture. Il a dit qu'il ne comprenait rien à cette affaire. »

Françoise entortille autour de son index une de ses boucles noires et demande :

« Et vous, Œil, quel est votre avis ?

— Moi ? Je n'en sais pas plus que vous. Je constate que des attaques se sont produites contre les trois concurrentes au titre de Miss Europe. Je constate également qu'un homme coiffé d'un grand chapeau noir a fait enlever une de ces concurrentes par deux jeunes voyous qui l'ont emmenée dans un château appartenant au baron de Fumée. Et que cet homme espérait voir Nathalie se prendre les jambes dans un piège à loup. Ce qui ne s'est pas produit, grâce à l'intervention de Fantômette et du génial Œil de Lynx. Voilà tout ce que je sais, ma chère... Ah ! on appelle les concurrentes. »

Un haut-parleur crie :

« Mademoiselle Lucie Tronnade ! »

La rousse Lucie redresse la tête, s'avance sur la scène d'un pas décidé, tourne, virevolte comme un mannequin de haute couture. Au premier rang, les graves messieurs du jury marquent des notes sur leurs fiches. Le présentateur s'avance, micro en main, et pose quelques questions à la candidate, sur des sujets passionnants tels que son plat préféré, son chanteur favori ou l'âge auquel elle a eu sa première dent. Lucie répond assez sèchement, d'un ton hautain. On a l'impression que ces questions l'agacent prodigieusement. Elle daigne néanmoins éclairer ses lèvres minces d'un sourire lorsque le présentateur lui souhaite de remporter le titre. Puis elle esquisse une rapide courbette et se retire en faisant virevolter sa robe. Un instant de silence, et on annonce :

« Mademoiselle Nathalie Cœur ! »

Ici, net contraste. Nathalie est souriante, gracieuse, très gaie. Elle répond à toutes les questions avec esprit et bonne humeur. Dans les coulisses, Françoise a rejoint Œil de Lynx. Elle chuchote :

« J'ai l'impression que votre chère Nathalie est bien placée pour remporter le titre.

— Vous croyez ? Cela me ferait plaisir ! »

Nathalie adresse une révérence au public, puis le jury tient un conciliabule pour désigner la gagnante, tandis qu'un orchestre de jeunes guitaristes chevelus vient faire du bruit sur la scène.

Ils cèdent la place au président du jury qui déclare au micro :

« J'ai l'honneur et le plaisir d'annoncer que le jury vient de décerner le titre de Miss Europe à Mlle... »

Une seconde de suspens. Les respirations se bloquent. Les bouches et les oreilles s'ouvrent en grand.

« ... à Mlle Nathalie Cœur ! »

Tonnerre d'applaudissements ! Ovation du public. Les photographes prennent la scène d'assaut, lancent des éclairs. Le hourvari est si fort, qu'on n'entend même pas le président nommer Lucie Tronnade demoiselle d'honneur. Lorsqu'il s'apprête à lui remettre son bouquet — plus petit que celui de Nathalie — il s'aperçoit qu'elle n'est plus là. Sans doute vexée de n'avoir pas remporté le titre, elle s'est glissée dans la coulisse.

Le commissaire Pomme l'a vue passer, hautaine, les lèvres pincées, se dirigeant à grands pas vers la sortie.

Sur scène, c'est la grande joie. On filme Nathalie Cœur, on la photographie, on lui met des micros sous le nez pour lui demander le nom de son chanteur favori, quel est son plat préféré, ou à quel âge elle a eu sa première dent.

Cette brillante journée artistique se termine à huit heures. Depuis une demi-heure environ, les élèves de Mlle Bigoudi ont regagné leur domicile

respectif. Ficelle et Boulotte, marchant côte à côte, commentent avec délices les péripéties de la tragédie grecque. Ficelle déclare :

« Je suis sûre que grâce à mon atterrissage forcé sur la scène, la pièce a eu un succès tout à fait délicieux !

— D'accord, mais moi en Junon, j'étais très bien ! J'étais remplie de majesté !

— Ça, pour être remplie, tu peux dire que tu es remplie ! Qu'est-ce que tu es encore en train de manger ? Des cacahuètes ?

— Non, du pop corn.

— Tu n'auras plus faim pour le dîner.

— Penses-tu ! Attends un peu que nous arrivions dans la cuisine, et on va voir ! »

Mais ce qu'elles voient en entrant dans la maison est tout à fait inattendu. Dans l'entrée se tiennent deux personnages d'allure inquiétante, armés de couteaux à cran d'arrêt.

Flaymard et Tocard.



CHAPITRE VII

Une nouvelle Jeanne d'Arc

« **M**éphisto, je t'ai déjà défendu de monter sur mon lit ! Tu mets des poils partout ! »

Fantômette soulève son chat noir, le dépose sur la moquette rouge qui recouvre le sol de sa chambre. Instantanément, le chat remonte sur le lit, et commence à se débarbouiller l'oreille gauche avec une expression de mépris évident. Fantômette soupire :

« Ah ! il est têtu, cet animal ! Bon, eh bien, puisque tu tiens absolument à grimper sur mon

lit, je vais mettre quelque chose pour le protéger. »

La jeune aventurière soulève de nouveau le chat, étale une serviette sur le lit et y dépose l'animal. Aussitôt, Méphisto saute à terre, et s'en va.

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi contrariant que ces bestioles ! On se demande ce qu'ils ont dans le crâne ! Peut-être un vide parfait... »

Ces réflexions sur les capacités mentales des félins sont interrompues par la sonnerie du téléphone.

« Qui peut bien m'appeler à cette heure-ci ? Neuf heures du soir... C'est le moment d'aller se coucher. »

Passant devant une glace, Fantômette vérifie machinalement que son masque est bien ajusté, puis elle se rend dans la salle de séjour et décroche le téléphone.

« Allô ! Ici Fantômette. J'écoute... »

Une voix dure, métallique, se fait entendre.

« Ecoute-moi bien. Je ne répéterai pas. Je suis l'homme au chapeau noir. »

Fantômette sursaute.

« L'homme au chapeau noir ! Que me veut-il ? Qu'a-t-il encore inventé, ce bandit ? »

Elle écoute attentivement.

« Tu m'entends, Fantômette ?

— Oui.

— Tu vas te rendre immédiatement devant l'entrée du cimetière de Framboisy. Quand tu seras arrivée, tu attendras qu'on vienne te chercher. Je te conseille de ne pas essayer de prévenir la police. D'ailleurs, tu vas laisser ton téléphone décroché. Comme cela, je vérifierai que tu ne t'en sers pas. J'espère que tu m'as compris. Si tu n'obéis pas, tes amies Ficelle et Boulotte auront de graves ennuis. De très graves ennuis. A tout à l'heure. »

Le téléphone devient silencieux. Fantômette repose l'écouteur à côté de son socle, d'un geste lent. Un sentiment de vive inquiétude vient de l'envahir. Ficelle et Boulotte sont donc entre les mains de l'abominable meurtrier. Il est bien capable de les enfermer parmi les pièges ! Que faut-il faire ? Passer outre aux menaces et prévenir le commissaire Pomme ?

« Non, pas question. Pour l'instant, je suis bien obligée d'obéir... Je me demande ce qu'il me veut, cet affreux bonhomme noir !... Enfin, il suffit d'aller au cimetière pour le savoir. »

Fantômette agrafe sa cape de soie, s'assure que son poignard glisse bien dans sa gaine, remplit un bol de lait pour Méphisto, et sort dans la nuit.

*
* *

Le cimetière de Framboisy s'étend sur une hauteur, en dehors de la ville. Pour y accéder, il faut monter une route étroite et tortueuse, bordée de cyprès. Un mince croissant de lune éclaire tristement ce lieu désert. Le vent est froid. Fantômette s'enveloppe étroitement dans sa cape et murmure :

« Brrr !... Le coin est lugubre... Voilà un rendez-vous dont je me serais bien passée ! Cet homme a des idées aussi noires que ses vêtements ! Pourquoi ne pas avoir choisi un endroit éclairé ? Par exemple, la grand-place de Framboisy, à midi ? Au moins, ce serait plus gai ! J'ai dans l'idée qu'il cherche à m'impressionner. »

Un moment s'écoule. Quelque part dans la nuit, un oiseau lance un cri qui ressemble à une plainte. Puis une lueur jaunâtre apparaît au bas de la côte, accompagnée d'un ronflement. Une voiture se rapproche, ralentit en arrivant au niveau du cimetière. Fantômette reconnaît la voiture rouge. La portière à droite du conducteur s'ouvre.

« Allez, monte ! »

La jeune aventurière obéit. C'est Tocard qui se trouve au volant. Sur l'étroite banquette arrière est assis Flaynard, qui se cure les ongles avec son couteau à cran d'arrêt. Tocard démarre en ricanant :

« Ça fait plaisir de te retrouver, ma jolie ! Qui



est-ce qui vous a libérées, Nathalie et toi ? »

Fantômette se tait.

« Tu ne veux pas nous le dire ? »

Flaynard intervient, d'un ton joyeux :

« Tu sais, Tomette, on connaît des tas de moyens pour te faire parler. Quand on t'aura fait quelques petites choses, tu te mettras à bavarder comme une concierge, Pas vrai, Tocard ?

— Exactement. Moi, j'ai l'intention de lui arracher les cheveux un par un. Tu me diras que ça sera long, mais j'ai tout mon temps !

— Eh bien, je les lui replanterai.

— Tu lui replanteras les cheveux ? Comment ? C'est pas facile...

— Mais si ! On fait d'abord un petit trou avec un clou et un marteau. »

Ces joyeux propos font paraître le trajet moins long. La voiture a pris la direction de Gazonville. Elle semble se rendre dans un endroit que Fantô-

mette connaît déjà : le château du baron de Fumée. Fantômette demande :

« Le baron est-il au courant de vos petites activités ? Il sait que vous avez essayé d'assassiner les candidates ? »

Tocard a un petit rire.

« Tu ne réponds pas à mes questions. Alors, moi je ne réponds pas aux tiennes. Et toc ! »

La voiture s'arrête devant le portail du château. On descend. Le petit groupe entre dans la propriété, longe l'allée qui mène à l'édifice. Mais Flaynard, qui marche en tête, ne s'arrête pas et poursuit son chemin jusqu'au fond du parc, où s'élèvent les communs. Une maison de jardinier, des écuries, un hangar à foin. Le jeune voyou prend une clé, ouvre la porte du hangar, appuie sur un bouton. Une lampe pendue au bout d'un fil s'allume, et Fantômette découvre un singulier spectacle.

Le fond du hangar est occupé par des balles de foin. Devant se trouvent deux cages en fer, hautes d'un mètre environ, qui ressemblent un peu à celles dans lesquelles le roi Louis XI enfermait ses ennemis. Mais au lieu de barreaux, celles-ci sont constituées par un gros grillage. Flaynard désigne les cages d'un mouvement du menton et dit : « Tu vois les amies ? »

Oui, elle voit. Elle voit Ficelle et Boulotte assises dans une des cages. Les deux filles se

serrent l'une contre l'autre, non pas pour se réchauffer, mais pour se donner du courage. Toutefois, la vue de Fantômette semble leur apporter un certain soulagement. Ficelle soupire :

« Ah ! Fantômette ! Elle va sûrement nous délivrer.

— Ouais ! compte là-dessus ! » raille Tocard.

Pendant que Flaymard tient son couteau dans le dos de Fantômette, Tocard saisit prestement une corde et la passe autour des bras de la jeune aventurière. Puis il lui attache de même les chevilles, au moyen d'une corde qu'il jette en l'air pour la faire passer par-dessus une poutre du plafond. Flaymard approuve cette opération d'un signe de tête :

« Attends, Tocard, je vais t'aider... »

Il se joint à son complice pour tirer sur la corde. Petit à petit, Fantômette est soulevée au-dessus du sol, la tête en bas. La corde est fixée et Flaymard donne une poussée à Fantômette, qui commence à se balancer. Il demande, ironique :

« Ça te plaît, cette balançoire ?

— Pas mal, répond Fantômette, mais vous m'avez accrochée à l'envers.

— Mais non, mais non ! Tu es dans le bon sens, comme un veau dans une boucherie. Alors, tu vas nous dire qui t'a libérée, quand on t'avait enfermée avec les pièges ?

— Pas envie de parler. Surtout dans cette position.

— Bah ! on va finir par t'entendre, crois-moi. »

Horrifiées, Ficelle et Boulotte se rendent compte que la justicière n'est pas près de les faire sortir de leur cage. Ficelle bredouille :

« On doit être très mal, avec la tête en bas... »

— Sûrement ! murmure Boulotte, ça ne doit pas être commode pour boire et pour manger. »

Tocard, qui vient de fureter dans un coin, exhibe une vieille casserole de cuivre. Il fait un clin¹ à son complice et dit :

« Je vais chercher le jerrycan. »

Flaymard approuve.

« Oui, ça va lui délier la langue. »

Tocard est sorti. Il revient une minute après en portant un gros bidon d'essence. Il l'ouvre, en verse un demi-litre dans la casserole. Flaymard sourit.

« Tu saisis ce que nous allons faire, Fantômette ? Nous allons mettre le feu à cette essence et poser la casserole en dessous de toi. Ça te réchauffera le crâne ! »

— Comme Jeanne d'Arc ! » ajoute Tocard qui est très calé en histoire, et sait que 1616 est l'année du centenaire de la bataille de Marignan.

Flaymard demande une nouvelle fois :

1. Pas la peine d'ajouter *d'œil*, parce qu'un clin, c'est toujours d'œil. (Note de Ficelle extraite de ses *Evidences du français*.)

« Alors, tu ne veux toujours rien dire ?
— J'ai à dire que vous êtes deux fameux vauriens et que vous mériteriez quatre heures de colle ! »

Flaymard hausse les épaules. Il sort un briquet, enflamme le contenu de la casserole. Une haute flamme bleue et jaune s'élève.

« C'est beau, hein, ma petite ? Et ça chauffe ! Tu vas t'en apercevoir tout de suite... »

Il se baisse, pose la casserole sur le sol, juste sous la tête de l'aventurière. Les flammèches font grésiller le pompon de Fantômette.

« Qu'est-ce que vous êtes en train de faire ? Mais vous êtes fous, ma parole ! Avec tout le foin qu'il y a dans ce hangar ! Vous voulez mettre le feu à la baraque ? Flaymard, éteins-moi ça tout de suite ! »

La porte du hangar s'est ouverte, et l'homme au chapeau noir est entré. Flaymard s'empresse de retirer la casserole et d'étouffer les flammes avec un sac de toile plié en quatre. L'homme noir demande sévèrement :

« Pourquoi alliez-vous la brûler ? »

— On voulait lui faire dire quelque chose, répond Tocard.

— Quoi donc ?

— Le nom de celui qui est venu la délivrer, elle et Nathalie Cœur. »

L'homme hausse les épaules.

« C'est le journaliste Œil de Lynx. Vous auriez pu me le demander, au lieu de faire les imbéciles avec de l'essence. J'ai besoin de cette fille pour un travail important. Je ne veux pas que vous l'abîmiez. Du moins pour l'instant. Plus tard, on verra. En attendant, décrochez-la, déficelez-la. Et vite ! »

Les deux voyous s'empressent d'obéir. Ils détachent la corde, remettent Fantômette sur pied. Elle demande :

« Peut-on savoir de quel travail il s'agit ? »

— On vous le dira bientôt. Pour l'instant, contentez-vous d'obéir.

— Et si le travail en question ne me plaît pas ?

— Alors, vos petites amies passeront un moment très désagréable. Vous avez vu ce qu'il y a dans l'autre cage ? Jetez donc un coup d'œil. »

Fantômette s'approche de la cage. Elle entrevoit sur le sol un gros animal noir qui grogne en retroussant ses babines.

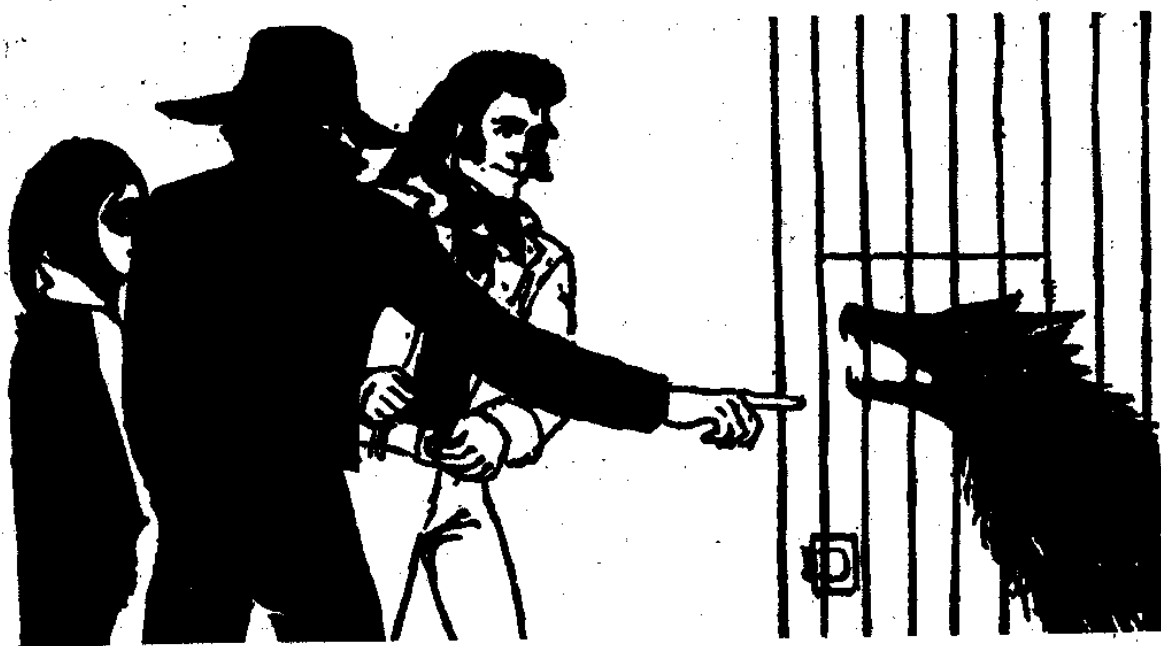
« Vous voyez ce que c'est, chère Fantômette ? »

Notre amie fait un signe affirmatif.

« Oui, je vois. Un chien-loup.

— C'est moi qui l'élève, dit fièrement Tocard. Il est beau, hein ? Seulement il a faim.

— Oui, reprend l'homme noir, il n'a rien mangé depuis deux jours, ce qui le rend dangereux. Cet animal est prêt à dévorer tout ce qu'on



mettra à sa portée. Or, vous pouvez voir qu'il est facile de faire communiquer sa cage avec celle qui contient les deux nigaudes. Il suffit d'ouvrir cette petite porte grillagée. Plus aucun obstacle ne retiendra le chien. Il pourra grignoter la maigrichonne et la rondouillarde. Vu ? »

Ficelle et Boulotte n'ont rien perdu de ces paroles. Elles roulent des yeux où se lit une terreur intense. Fantômette s'approche d'elles, fait un petit geste rassurant.

« N'ayez aucune inquiétude, je ne laisserai jamais cet animal vous dévorer. Quoi qu'il arrive, ayez confiance. Je ne vous abandonnerai pas. »

A cet instant, un grondement de moteur retentit dans le parc. L'homme au chapeau noir fait un signe à Flaynard et Tocard.

« Voilà le camion. Allez donner un coup de main pour le déchargement. »

Les deux filous sortent du hangar. L'homme allume une cigarette, considère Fantômette un moment, et murmure :

« Exactement le physique qu'il faut. Même taille, mêmes cheveux. Ce sera très bien. Evidemment, il faudra changer le costume... »

Fantômette essaie de deviner les intentions du mystérieux personnage, mais elle n'a pas assez d'éléments pour y parvenir. Tout ce qu'elle sait, c'est qu'il a attaqué les candidates du concours de Miss Europe. Elle observe l'individu, scrute les formes de son visage, étudie ses gestes. Avec une bizarre sensation de *déjà vu*. Cet homme barbu, au teint clair, au nez en bec d'aigle, elle l'a déjà rencontré quelque part. Mais où ? Quand ? Mentalement, elle passe en revue les diverses régions où elle a mené récemment des enquêtes. Ce n'était pas dans les Alpes, où elle s'était battue contre le Masque d'Argent, ni aux Caraïbes, quand elle luttait contre un corsaire, ni en Bretagne, où elle avait exploré un palais sous-marin...

« Où alors ? Je suis sûre de connaître cet homme. Evidemment, je l'ai vu lorsqu'il est entré dans le château et quand il en est ressorti. Mais tout de même, il me semble que j'ai eu l'occasion de le rencontrer dans d'autres circonstances... C'est bizarre. »

Mais Fantômette n'a pas le loisir de s'interro-

ger plus longuement. L'homme noir lui fait signe de sortir du hangar, et elle l'accompagne jusqu'au château. Là, elle voit le camion qui est entré dans la propriété. Sur ses flancs, on peut lire l'inscription : FORAFFI. Avec l'aide de Flaymard et de Tocard, le chauffeur a installé un plan incliné à l'arrière, qui sert à décharger un chariot élévateur. C'est un petit véhicule qui comporte à l'avant une plate-forme capable de se mouvoir verticalement. On trouve ces engins de levage aux halles ou dans les aérodromes, où ils servent à manipuler des caisses.

L'homme désigne le chariot du pouce :

« Fantômette, tu vas apprendre à te servir de cette machine. Ce n'est pas bien difficile, d'ailleurs. »

Il s'approche du chariot, désigne un bouton.

« Pour démarrer, on appuie là-dessus. Ensuite, pour faire monter la plate-forme, on tire sur ce levier. On pousse pour faire descendre. Allez, installe-toi et fais un essai. »

A la lueur d'une lanterne de fer forgé suspendue au-dessus du perron, la jeune aventurière prend place sur le siège du véhicule. Elle le met en marche, avance, recule, tourne à droite et à gauche, fait monter et descendre la plate-forme. L'homme au chapeau noir approuve d'un hochement de tête.

« Très bien. Maintenant, va-t'en soulever cette botte de paille, là-bas. »

Fantômette tourne le volant, se dirige vers la botte, manœuvre le levier, glisse le plateau sous la botte, la soulève et la ramène. C'est un étrange spectacle, que cette fille masquée qui pilote une machine sous le clair de lune. Fantômette elle-même a du mal à croire qu'elle ne rêve pas. Quel est donc le projet du bandit ? Pourquoi cette leçon de conduite ?

L'inconnu lui fait faire encore une dizaine de manœuvres, puis il lève la main.

« Bon, ça suffit. Et maintenant, tout le monde au lit. Flaymard, Tocard ! Emmenez Fantômette dans sa chambre et verrouillez-la. Si elle s'échappait, ça vous coûterait cher ! »

Les deux jeunes chenapans conduisent Fantômette jusqu'au premier étage, l'enferment dans une chambre et se retirent. Restée seule, la jeune justicière se pose des questions. QUI est cet homme noir ? Pourquoi s'est-il attaqué aux candidates ? Pourquoi lui a-t-il fait manœuvrer un chariot élévateur ?

Comme elle n'est pas en mesure de trouver les réponses, elle se met au lit, en espérant que le lendemain lui apportera la solution de ces problèmes.



CHAPITRE VIII

La cage

Fantômette, qui s'est allongée tout habillée sur son lit, ouvre les yeux. Elle a le sommeil léger, et elle s'est réveillée en entendant un bruit de voiture. Un coup d'œil sur le cadran phosphorescent de sa montre lui indique qu'il est trois heures du matin. Chiffre aussitôt confirmé par les trois coups d'un clocher lointain.

« Un bruit de voiture qui s'éloigne... Je reconnais la Berganti. L'homme au chapeau noir doit s'en aller... ».

Elle médite un moment. Il n'y a plus au château que les deux jeunes sacripants. Et ils sont sûrement en train de dormir.

« Si j'arrive à sortir d'ici, je pourrai facilement aller jusqu'au hangar et tirer Vénus et Junon de leur cage à rats. »

Elle se lève, s'approche de la porte. Un bois épais, massif, solide. Flaymard a fermé à clé, de l'extérieur.

« Pas grand-chose à faire de ce côté-ci. Voyons la fenêtre. »

La fenêtre, haute et étroite, est munie de barreaux bien scellés. L'aventurière tente de glisser sa tête entre deux d'entre eux, mais ils sont trop rapprochés pour qu'elle puisse la passer.

« Et pourtant, il ne faudrait presque rien. A peine un centimètre de plus... »

Elle entortille autour de son index une de ses boucles.

« En somme, il suffit d'écarter légèrement deux barreaux. Essayons, c'est une question de muscles. »

Elle aspire une grande goulée d'air, empoigne deux barreaux et, avec un violent effort musculaire, tente de les écarter. Aucun résultat.

« Bon, on va chercher autre chose. Un certain Archimède disait qu'avec un point d'appui et un levier assez long, il soulèverait le monde. Il faut faire quelque chose dans ce genre... Ah ! ces

rideaux ont des cordelières ! Très bien ! J'espère qu'elles sont solides ! »

Elle dénoue une cordelière, l'enroule autour de deux barreaux et fait un nœud bien serré. Puis elle prend sur une cheminée un grand chandelier de cuivre, le glisse dans l'écheveau formé par la cordelière, et tourne lentement. Le chandelier agit comme un levier de tourniquet, tordant le lien qui se resserre autour des deux barreaux, en les rapprochant l'un de l'autre. Ces deux barreaux se resserrent donc, mais en même temps ils s'écartent de leurs voisins, et Fantômette réussit ainsi à élargir un passage pour sa tête.

« Du moment que ma tête passe, le reste suit... »

En effet, dix secondes plus tard, elle se trouve à l'extérieur du château, en équilibre sur l'appui de la fenêtre. Il ne lui reste plus qu'à longer une corniche comme elle l'avait fait précédemment, et à trouver une tapisserie de lierre pour se laisser descendre jusqu'au sol.

Seulement, lorsqu'elle parvient à l'extrémité de la façade, c'est pour constater que toute descente est impossible. Le lierre ne pousse pas de ce côté.

« Mille pompons ! Pas moyen d'aller au rez-de-chaussée. Et il n'est pas question de sauter d'une hauteur de deux étages. A la rigueur, s'il y avait de l'eau dans les fossés du château, j'aurais pu

risquer le plongeon. Seulement, il n'y a pas d'eau. Et puis, il n'y a pas de fossés non plus. Voyons, qu'est-ce que je fais ? Ah ! une idée ! »

Notre héroïne vient de regarder vers le haut. Là, il y a les fenêtres du troisième étage. Et le crépi qui recouvrait la façade à cet endroit a été arraché par les intempéries, laissant apparaître les pierres de la maçonnerie. En s'accrochant aux irrégularités, Fantômette se met à grimper, avec l'agilité d'un zonure ¹.

« Bon, ça va. Moins dur que je ne pensais... Encore un petit effort. »

Elle a atteint une fenêtre. Un rétablissement, et la voici à genoux sur l'appui. Le battant est entrouvert. Un ronflement bruyant sort de cette ouverture.

« Ah ! ça mais... est-ce que ce serait mes deux lascars ? »

Un rayon de lune éclaire avec parcimonie l'intérieur de la pièce, mais Fantômette a des yeux de chat, et elle distingue deux dormeurs dans un grand lit. Du coup, elle modifie ses projets.

« Boulotte et Ficelle attendront bien cinq minutes. Je vais d'abord m'occuper de mes petits amis. »

Doucement, elle ouvre la fenêtre, se glisse

1. Tout le monde sait que le zonure est une sorte de lézard d'Afrique. (Note zoologique de Ficelle.)

dans la chambre. Le ronflement s'interrompt. Fantômette devient aussi immobile que l'Arc de Triomphe par un jour sans vent. L'un des dormeurs vient de se retourner. Après quelques secondes de silence, il se remet à ronfler.

Avec de grandes précautions, elle décroche une nouvelle fois la cordelière des rideaux, ces accessoires si pratiques quand on n'a pas de corde sous la main. Elle met la cordelière entre ses dents, saisit la couverture du lit, l'arrache vivement et la jette à la tête des dormeurs, comme un torero enveloppant un taureau dans sa cape. Elle bondit sur le lit, empaquette proprement ses adversaires qui, surpris, n'ont pas le temps de comprendre ce qui se passe. Quelques tours de cordelière, et il n'y a plus sur le matelas qu'une espèce de gros saucisson geignard.

« Salut, mes petits amis ! Dormez bien ! »

Elle sort, légère, de la chambre, referme la porte, tourne la clé qu'elle glisse dans une petite poche de sa tunique de soie.

« Admirez le travail, mesdames et messieurs ! De l'impeccable, du cousu main ! Les malfaiteurs ont des tracas, Fantômette est passée par là ! Et maintenant, au hangar ! »

N'ayant plus besoin de faire silence, elle descend les escaliers en sifflant la chanson favorite de Ficelle : « J'ai des frisettes, de belles chaussettes, que je suis chouette ! »

Elle parvient ainsi au rez-de-chaussée, déverrouille la porte d'entrée, descend le perron et se dirige vers les communs. Le chariot monte-charge est toujours là, sous le clair de lune.

« C'est tout de même curieux, cette idée de me faire apprendre à conduire ce truc. Je me demande ce que l'homme noir a derrière la tête ? »

Elle arrive près du hangar, pousse la lourde porte, appuie sur le commutateur et lance un cri de surprise. *Boulotte et Ficelle ne sont plus dans la cage.* Et, ce qui est terriblement inquiétant, c'est que le chien se promène dans leur cage, la porte de communication étant ouverte. Fantômette sent un frisson glacé lui parcourir le dos.

« Malheur ! Ont-elles été dévorées ? »

Notre héroïne inspecte le sol, puis se rend à la raison. Non, il n'y a aucun débris. Pas la moindre trace d'un repas quelconque. Aucun reste de Ficelle, aucun relief de Boulotte. Du coup, notre aventurière respire.

« Je suis idiote ! Cette histoire de chien anthropophage n'était qu'une fable pour effrayer les prisonnières. Mais il va falloir que Flaynard et Tocard me fournissent une petite explication. Je veux savoir pourquoi mes amies ne sont plus ici. »

Elle éteint la lampe, sort du hangar, revient au château, remonte au troisième étage. Toujours empaquetées, les deux formes continuent de s'agiter. Fantômette écarte le lien formé par la

cordelette, tire sur un bout de la couverture pour dégager les têtes.

« J'ai quelques petites questions à vous poser, messieurs. Vous allez m'expliquer pourquoi mes amies ne sont plus ici. Où l'homme noir les a-t-il emmenées ? »

Fantômette finit d'écarter la couverture, et deux têtes ahuries apparaissent.

Celles de Ficelle et Boulotte.

*
* *

« Mille pompons ! Mais qu'est-ce qu'elles font là, ces niguedouilles ?

— Heu... on dort ! dit Ficelle en clignant ¹.

1. Voir la note extraite des *Evidences du français* de Ficelle.



— Je vois, je vois. Comment se fait-il que vous ne soyez plus enfermées dans la cage ?

— Je vais vous expliquer.

Ficelle secoue le paquet de paille qui lui tient lieu de chevelure et dit :

« Tocard trouvait que son chien était trop à l'étroit dans une seule cage. Alors, il nous a fait sortir et nous a conduites jusqu'ici.

— Et il n'a pas fermé la porte à clé ?

— Je l'ai entendu qui cherchait la clé. Comme il ne l'a pas trouvée, il a dit : « Flaymard et moi on reste en bas. Si vous essayez de sortir, on vous tondra les cheveux et on vous peindra le crâne en vert ! » Pas vrai, Boulotte ?

— Oui, il a dit ça.

— Alors, nous on n'a pas bougé d'ici, vous pensez ! On n'a pas envie d'avoir le crâne vert ! En violet à la rigueur, mais en vert ! Beurk ! »

Fantômette fait un geste rassurant.

« Ne vous inquiétez pas, ils sont partis. Et nous allons en faire autant. Venez par ici... »

Tout en écoutant ces explications, Fantômette a *déballé* les deux prisonnières. Toutes trois sortent de la chambre, descendent les escaliers. Ficelle soupire :

« Je suis bien contente que vous soyez venue nous chercher ! Etre libérées par la célèbre Fan-

tômette, c'est un vrai délice ! Je voudrais être prisonnière tous les jours, pour que vous veniez me délivrer !

— Merci bien ! J'ai autre chose à faire.

— En tout cas, quand je suis avec vous, je me sens rassurée. Quand vous êtes là, nous ne craignons plus rien. Tu n'es pas de mon avis, Boulotte ? »

La grosse fille approuve vivement :

« Avec Fantômette, nous sommes tranquilles comme des sardines dans de l'huile d'olive ! »

Les trois filles sortent sur le perron, juste à temps pour voir arriver la voiture rouge. L'homme au chapeau noir bondit hors du véhicule, revolver au poing.

« Les mains en l'air, toutes les trois ! »

« *Soyez sages, sinon je vous coupe les oreilles !* » →





CHAPITRE IX

Mission mystérieuse

Fantômette murmure entre ses dents : « Ah ! ça marchait trop bien ! Ce qu'ils peuvent être collants, ces brigands ! Il n'y a donc pas moyen de s'en débarrasser ? »

Suivi par Tocard et Flaymard, l'homme au chapeau noir s'avance, éclairé par les phares de la voiture. Il lance, narquois : « J'ai été bien inspiré en faisant demi-tour. Nos oiseaux allaient s'envoler. J'avais raison en disant qu'il serait plus prudent d'enfermer les deux nigaudes à clé. N'est-ce pas, Tocard ? »

— Ben... J'sais toujours pas où elle est, cette clé...

— Dans la potiche du couloir, triple crétin ! Et toi, Fantômette, comment as-tu fait pour sortir ? Ta porte était bien fermée ? Par où es-tu passée ?

— Par la fenêtre.

— Il y a des barreaux.

— Pas pour moi. »

L'homme a un petit hochement de tête admiratif. Puis il désigne Boulotte et Ficelle, ordonne à ses complices :

« Vous allez ramener ces deux gamines dans leur chambre, et cette fois-ci vous veillerez à ce que la porte soit fermée à double tour. »

Les deux jeunes voyous sortent leur couteau, emmènent Boulotte et Ficelle qui commencent à se demander si la protection de Fantômette est aussi bonne qu'on le dit. L'homme au grand chapeau se tourne vers la justicière.

« Quant à toi, passe devant. Direction, la cave. Je n'ai pas besoin de t'indiquer le chemin, n'est-ce pas ?

— Oui, je connais. Il y a de délicieux pièges par terre. »

Sous la menace de l'arme, Fantômette est menée vers le sous-sol. L'homme déclare :

« Tu peux coucher entre deux pièges. C'est moins élastique que le lit de ta chambre, mais tant pis pour toi. Il ne fallait pas te sauver.

— Ne vous inquiétez pas, le ciment m'a l'air très confortable.

— Alors, parfait ! La nuit n'est pas finie, tu as encore le temps de faire un somme. La porte, je la ferme au verrou pour que tu n'aïlles pas encore une fois te promener. Quant à la fenêtre, il n'y en a pas. Donc, aucun risque de ce côté-là. A demain !

— Bonne nuit, cher monsieur. Faites de beaux cauchemars ! »

La porte se referme et un double verrou claque. Les pas de l'individu décroissent. Un instant après, le ronflement de la voiture s'élève de nouveau.

« Ils s'en vont. Et moi, je suis revenue à mon point de départ. Enfermée de nouveau, comme Ficelle et Boulotte. Ah ! si seulement je pouvais deviner ce que mijotent ces bandits ! Pourquoi se sont-ils adressés à moi pour manipuler le chariot ? Et quel doit être le travail qu'ils veulent me faire faire ? Mystère et bulle de savon ! Bon, on verra bien. Pour l'instant, je vais essayer de faire dodo... »

Elle s'allonge avec mille précautions, tourne encore le problème dans sa tête pendant un moment, puis finit par s'endormir.

*
* *

L'homme au chapeau noir lève le nez, observe à travers ses lunettes de soleil la légère brume qui flotte entre les arbres.

« Il va faire beau. Pas de vent, tant mieux ! »

La matinée commence. Devant le château, Flaynard est en train de manœuvrer la Berganti pour lui faire faire demi-tour. L'homme noir allume une cigarette, lance quelques bouffées bleues dans l'air calme, jette un coup d'œil sur sa montre.

« Il est temps d'aller réveiller Fantômette. Je m'en charge. Tocard, va vérifier si les deux nigaudes sont toujours dans leur chambre. »

L'homme entre dans le château, descend l'escalier et déverrouille la porte de la cave.

« Vingt-trois, vingt-quatre, vingt-cinq ! Ouf ! Et maintenant, flexion latérale du tronc... Une ! deux, trois, quatre... »

Fantômette est en train de faire sa gymnastique matinale, sur place entre les dangereux pièges. Elle lance joyeusement :

« Tiens ! Bonjour, m'sieur ! Bien dormi ?

— Sors de là !

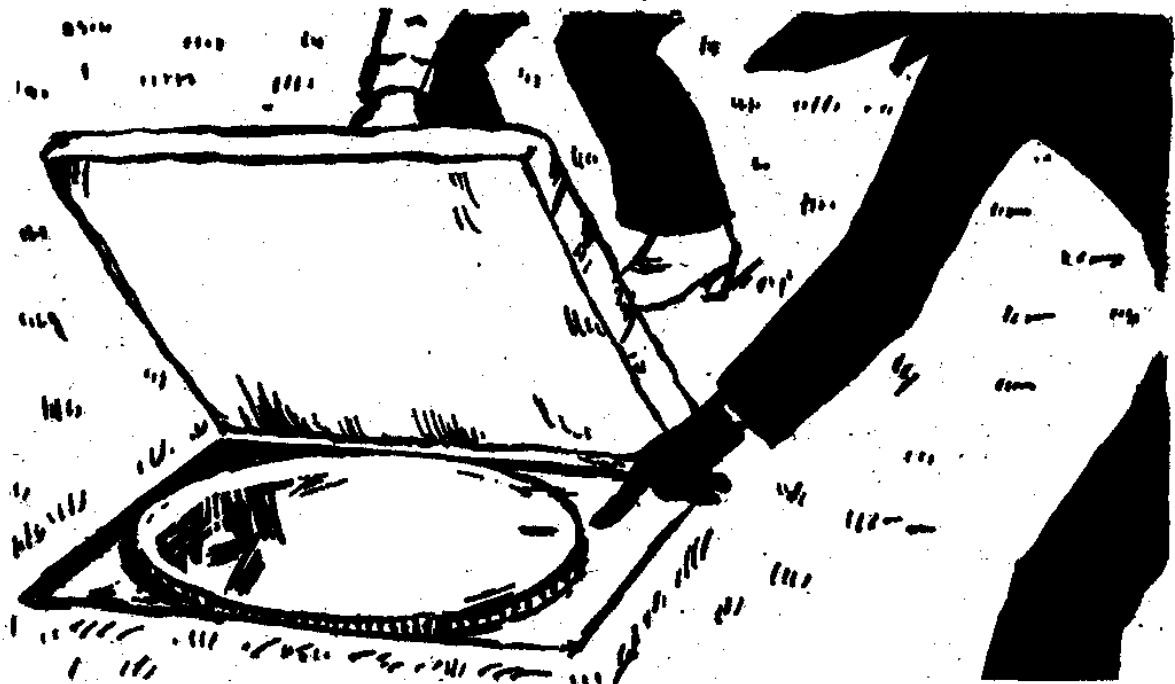
— Je n'ai pas fini ma séance musculaire.

— Sors quand même. Il est temps de partir.

— Pour aller où ?

— Tu le verras bien. Obéis et tais-toi !

— Bon, bon. Puisque vous le demandez si aimablement... »



Ils remontent, sortent sous le porche. Tocard désigne les étages du château.

« Elles sont toujours là-haut !

— Très bien. Tu sais ce que tu as à faire ?
Montre un peu à Fantômette, ça l'intéressera. »

Tocard fait quelques pas sur un terre-plein de gazon, s'approche d'un anneau de fer scellé dans une dalle de béton, soulève cette dalle comme une trappe. Par l'ouverture, on aperçoit le sommet d'une cuve d'acier fermée par un gros bouchon circulaire. L'homme au grand chapeau demande :

« Tu sais ce que c'est, Fantômette ?

— Une cuve à mazout, je suppose ?

— Oui, pour le chauffage du château. Voici ce qui va se passer. Nous allons partir en expédition, toi, moi et Flaynard. Il est huit heures. Si

dans deux heures exactement nous ne sommes pas de retour, c'est que notre affaire aura mal tourné, peut-être par ta faute. Et dans ce cas, Tocard plongera tes copines dans la cuve. Il refermera le couvercle et s'en ira. Je te signale en passant que ce récipient est rempli de mazout. Tu saisis ?

— Vous voulez dire qu'à dix heures, Boulotte et Ficelle iront là-dedans si nous ne sommes pas revenus avant ?

— Je vois que tu as parfaitement compris.

— Alors, ne traînons pas ! »

Fantômette, l'homme noir et Flaymard montent dans la voiture qui démarre. Une fois qu'elle est sortie du parc, Tocard referme la grille. Puis il s'en va rendre visite à son chien-loup, pour s'assurer qu'il est confortablement installé dans sa cage double, et pour lui servir un copieux petit déjeuner.

L'homme au chapeau s'est mis au volant, avec Fantômette à sa droite. Flaymard est sur la banquette arrière, jouant avec son couteau. Fantômette meurt de curiosité, se demandant où on l'emmène. Mais elle a décidé de ne plus poser une seule question. Elle attend.

La voiture sort des bois, traverse le village de Bébey-sur-Layette, s'engage sur la Nationale 17, roule pendant une vingtaine de kilomètres et parvient sur la plaine d'Epinard-Popeille. Un peu

avant d'arriver dans cette localité, la voiture prend une route de traverse où un panneau indique une direction : AERODROME. Au bout d'un kilomètre, elle arrive devant le local d'un aéro-club, qui voisine avec quelques hangars. Sur une piste d'herbe courte stationnent de petits avions de tourisme multicolores, et un bimoteur couleur aluminium.

La voiture s'arrête sur un parking. Avant de descendre, l'homme au chapeau noir prend sur la tablette de la voiture un coffret métallique qui a le volume d'un dictionnaire.

« Suivez-moi ! »

Ils s'engagent sur l'aérodrome ; marchant en droite ligne vers le bimoteur. Fantômette demande :

« Nous allons donc faire un petit voyage aérien ?

— Oui. Ça te plaît ?

— Bien sûr. Mais qui va piloter ?

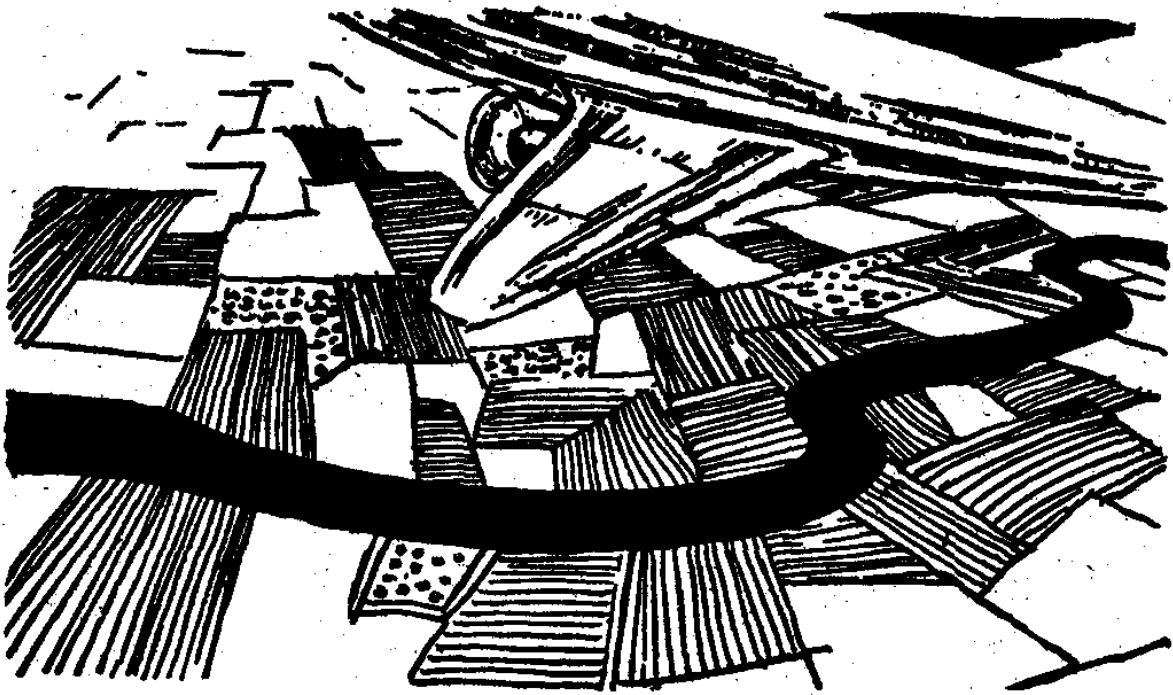
— Moi.

— Dommage. Ça m'aurait plu de tenir les commandes.

— Quoi ? Tu sais piloter, Fantômette ?

— Pourquoi pas ? La seule chose que je ne sache pas faire, c'est les ris de veau à la florentine. Boulotte les réussit mieux que moi. »

Ils montent dans l'avion. Flaymard et Fantômette sont au large dans la cabine qui comporte



une douzaine de sièges. L'homme noir va vers l'avant, entre dans le poste de pilotage. Après les vérifications qui précèdent le vol, il met en marche les moteurs. L'avion gronde, vibre, puis commence lentement à rouler sur l'herbe de la piste. Le bruit des moteurs augmente, l'accélération plaque Fantômette contre son dossier. Les trépidations cessent brusquement, et l'avion se retrouve en l'air. Le paysage semble s'abaisser. Les champs, les maisons, les arbres, les voitures se rapetissent, prennent bientôt l'aspect de jouets. L'avion décrit un large demi-cercle, met le cap au sud. Flaymard s'allonge en travers, sur deux fauteuils. Il s'amuse à ouvrir et à refermer son couteau qui claque avec la régularité d'un métronome. Fantômette se décide à l'interroger :

« Sais-tu où nous allons, mon mignon ?

— Ouais. On va à Maboule.

— Il y a une usine nucléaire, à Maboule ?

— Ouais. Eh bien, on va dans ce coin-là. Tu es contente ? Te voilà renseignée !

— Et qu'allons-nous faire là-bas ?

— On te le dira. »

Fantômette est de plus en plus intriguée. L'usine nucléaire, où l'on extrait du plutonium. Substance qui sert à produire de l'électricité, ou des bombes atomiques. Que veut faire l'homme au grand chapeau à cet endroit ? Quels sont ses projets ?

« Tout ceci ne me dit rien de bon. Je flaire une méchante histoire. Oui, ça ne me plaît pas du tout ! Ma petite Fantômette, il va falloir ouvrir l'œil, et le bon ! »

A peine l'aventurière a-t-elle pris cette résolution, que l'homme noir sort du poste de pilotage, tenant un paquet plat qu'il jette sur un fauteuil.

Il annonce :

« Je viens de brancher le pilotage automatique. Nous avons une demi-heure pour nous expliquer. Fantômette, je vais te dire en quoi va consister ta mission. Nous allons nous poser dans un champ qui longe un dépôt où sont entreposés des fûts en ciment. Des espèces de cuves... »

Fantômette ricane :

« Décidément, vous aimez les cuves !

— Silence ! Je dis donc qu'il y a dans ce parc, qui est entouré de barbelés, un stock de fûts. Certains sont marqués d'une croix rouge, d'autres ne portent pas d'indication spéciale. Ton travail sera d'entrer dans ce parc, d'y prendre un fût et de le faire passer par-dessus la clôture. Pour cela, tu utiliseras l'un des chariots élévateurs qui se trouvent dans le dépôt.

— C'est pour cela que vous m'avez appris à m'en servir ?

— Exactement. Donc, tu soulèveras un des fûts marqués d'une croix rouge, tu le mettras à l'extérieur, et tu ressortiras du parc. »

Fantômette réfléchit un instant

« On peut donc entrer et sortir comme on veut de ce parc ?

— Non. C'est justement pourquoi tu vas porter la robe qui se trouve dans ce paquet. Une robe jaune. Il se trouve que le responsable de ce dépôt a une fille brune, de ton âge, qui est toujours vêtue de jaune. Le gardien de l'entrée a l'habitude de la voir et la laisse circuler sans rien lui dire. Tu joueras avec cette balle que voici, pour faire plus vraisemblable.

Fantômette prend la balle que lui tend l'homme, et demande :

« Ces fûts marqués d'une croix rouge, que contiennent-ils ?

— Ça ne te regarde pas. Tout ce qu'on te

demande, c'est d'en prendre un avec le chariot, et de le faire passer au-dessus du mur.

— Et supposons que je refuse, maintenant ?

— Comment, tu oublies déjà tes deux amies ? Si tu refusais, je ferais tourner cet avion en rond pendant deux heures, pour laisser le temps à Tocard de plonger tes petites camarades dans le mazout. »

Fantômette capitule.

« Bon, d'accord.

— Enlève ton costume d'opérette, et mets cette robe. Prends aussi ces lunettes. La fille que tu dois imiter en porte.

— Vous êtes sûr qu'on ne me dira rien à l'entrée ?

— Non. Tu jetteras ta balle à l'intérieur, et tu courras après. Arrange-toi pour réussir, je te le conseille. »

L'homme regagne le poste de pilotage. Flaymard a un petit rire :

« Tu vois, Tomette, ce n'est pas bien difficile. Tout ce qu'on te demande, c'est de jouer à la baballe ! »



CHAPITRE X

L'évasion de Ficelle

Tocard monte au second étage, longe un couloir, plonge la main dans une potiche, en sort une clé. Il ouvre la porte de la chambre.

Boulotte et Ficelle sont là, assises sur leur lit, réveillées autant qu'effrayées. Tocard lance :

« Ça va, les gamines ? Bien dormi ? Bon, soyez sages, sinon je vous coupe les oreilles et je vous les sers en salade, avec du sel, du poivre et de l'huile.

— De l'huile d'olive pure ? » demande naïvement Boulotte.

Le voyou fronçe les sourcils :

« J'aime pas qu'on se paie ma tête ! Si tu veux faire un concours d'âneries avec moi, je te garantis que tu ne gagneras pas ! »

Il claque la porte, referme à clé. On l'entend qui s'éloigne dans le couloir en sifflotant l'air bien connu :

« J'ai des frisettes, de belles chaussettes, etc. »

Ficelle pince entre son pouce et son index la longue pointe de son menton. Son front se plisse au point de ressembler à du carton ondulé. Ses yeux deviennent deux minces fentes, comme celles que l'on trouve sur les distributeurs de surprises, et qui servent à mettre les pièces de monnaie. Une légère vapeur apparaît au-dessus de son crâne, signe certain que son cerveau est en ébullition. Boulotte ne manque pas de remarquer ces signes d'un travail cérébral intense. Elle demande :

« A quoi penses-tu ? »

— Je pense à Latude, au comte de Monte-Cristo, à Casanova, à Arsène Lupin.

— Ah ? Et qui sont tous ces gens ?

— Des évadés célèbres ! Des gens qui se sauvaient tout le temps ! J'ai lu leur histoire dans un petit bouquin qui s'appelle *Les Héros de la fugue*. Ils étaient dans la même situation que nous. Et ils s'échappaient par la fenêtre, toujours ! »

Boulotte sort du lit, s'approche de la croisée.

Elle ne comporte pas de barreaux, mais elle se trouve au second étage. La gourmande fait la grimace.

« Moi, je veux bien sortir par là, mais il faudra d'abord me fournir un ascenseur ! Ou à la rigueur une échelle.

— Ne t'inquiète pas, Boulotte, j'ai déjà tout prévu ! Mon cerveau génial et ficélien vient de mijoter un plan admirable pour descendre ! Sais-tu que les évasionnistes célèbres se servaient toujours de leurs draps de lit ? Ils les découpaient pour en faire de longues bandes qu'ils tortillaient. Ça faisait des cordes qu'ils attachaient bout à bout. Nous allons faire la même chose, et nous évader ! »

Boulotte fait la grimace :

« Oui, mais si Tocard nous surprend ? Il va nous couper les oreilles et les préparer en salade. Tu sais que j'ai bon appétit, mais tout de même ça ne me dirait rien de manger mes oreilles ! D'abord, je ne sais pas si elles auraient bon goût...

— Ne t'occupe pas de ça ! Appliquons plutôt mon plan génial. Aide-moi à enlever les draps. »

Les deux prisonnières retirent les draps du lit. Cette première partie du programme ne présente pas de difficulté. Mais il s'agit maintenant de découper les draps en longues bandes. Boulotte fait remarquer :

« On n'a pas de couteau ou de ciseaux pour faire du découpage... »

Ficelle essaie de déchirer la toile, mais elle n'y parvient pas. Nouveau temps de réflexion, puis elle se frappe le front :

« Ça y est ! Nouvel éclair de génie ! J'ai trouvé ce qu'il faut pour couper ! Il suffit de casser un carreau et de se servir d'un morceau de verre...

— Ah ! bonne idée. »

Ficelle s'approche de la fenêtre, ferme son poing et le lance de toutes ses forces dans une vitre. Le verre éclate en même temps que la grande fille pousse un hurlement. Le verre brisé a entamé la peau de sa main qui se met à saigner abondamment.

« Ah ! Boulotte ! Je suis blessée ! Je suis morte ! Je perds mon sang ! Il faut arrêter ça ! Vite, un docteur, une ambulance ! »

Affolée, elle court de tous côtés. Boulotte ne sait que faire. Elle bredouille :

« Si j'avais un chewing-gum, je le collerais sur ta blessure, mais je n'en ai pas... »

— Cherche quelque chose pour me faire un pansement ! »

La gourmande découvre une serviette, la passe sous l'eau d'un lavabo, l'entortille autour de la main de Ficelle qui s'exclame :

« Ah ! autre idée géniale ! Je vais tenir mon bras en l'air pour que le sang ne coule pas trop. »

L'idée se révèle bonne, et l'hémorragie s'arrête. Nos deux candidates à l'évasion reprennent haleine. Ficelle soupire :

« Eh bien, ce n'est pas si facile que ça, de s'évader. Mais au moins, on a des tas de bouts de verre. »

En effet, elles ont tout ce qu'il faut pour découper les draps. C'est Boulotte qui se charge de ce travail, avec l'aide de la main valide de Ficelle. Au bout d'un quart d'heure, les deux amies disposent de six longues bandes de drap. Elles les entortillent, les attachent bout à bout. Ficelle décrète alors :

« Il faut faire un essai de résistance, pour savoir si ça ne cassera pas en plein vol. Prends un bout. Moi, je prends l'autre, et on tire. »



Elles se mettent face à face, tenant fortement la corde improvisée, comptent de 10 à zéro et tirent de toutes leurs forces. Patatras !

Les draps se sont dénoués et nos deux héroïnes ont basculé en arrière. L'atterrissage se fait sur le dos, pattes en l'air. Ficelle se relève péniblement, en se frottant l'endroit qui lui sert à s'asseoir. Elle grogne :

« Ce n'est pas tout à fait au point. Il faut serrer plus et faire des nœuds doubles. »

Elles procèdent à un nouvel ajustage, puis font un autre essai. Cette fois-ci, les draps tiennent bon. Ficelle hoche la tête :

« Parfait ! Nous allons procéder à une évasion qui deviendra fortement célèbre ! Il faut maintenant vérifier si cette corde est assez longue pour aller jusqu'au rez-de-chaussée... »

Ficelle ouvre la fenêtre, examine le parc. Personne en vue. (En effet, Tocard est dans le hangar, où il donne à manger à son chien.) Boulotte demande :

« Ça va, on peut lancer la corde ?

— Oui, c'est le moment fatidique ! »

Boulotte tient une extrémité des draps. Ficelle lance le paquet qui se déroule en tombant par la fenêtre. La grande fille se penche, regarde et se relève avec un visage consterné.

« Mille polochons ! Ça ne va pas !

— Pourquoi ? La corde n'est pas assez longue ?

— Si ! Justement, c'est le contraire ! Elle est trop longue !... Tiens, jette un coup d'œil... Elle mesure au moins trois mètres de trop... elle traîne par terre... »

Boulotte se penche et hausse les épaules.

« Tu es bête comme une saucisse, Ficelle ! Ça n'a aucune importance, voyons ! Cela ne nous empêche pas d'aller jusqu'en bas !

— Tu crois ?

— Evidemment ! Allez, on y va... »

Ficelle attache la corde à un pied du lit, enjambe le rebord de la fenêtre et commence la désescalade. Boulotte suit le mouvement.

« Tu vois, Boulotte, ça marche ! On se croirait à l'école, pendant une séance de gymnastique. Je suis sûre que ça va faire fondre ta graisse, ces acrobaties !

— Ma graisse ? Je n'ai que du muscle, moi !

— Oui, du muscle mou ! »

La porte du hangar vient de s'ouvrir. Tocard s'arrête sur le seuil, contemple bouche bée l'évasion des deux filles.

« Ah ! ça par exemple ! Mais elles sont en train de se sauver, ces deux affreuses ! Attendez un peu ! Je vais vous faire voir, moi ! »

Il retourne dans le hangar, ouvre la porte de la cage, en fait sortir le chien. Il court vers le château. Il se poste sous la fenêtre d'où les deux filles viennent de sortir.

La descente se poursuit. Ficelle et Boulotte sont maintenant au niveau du premier étage. Encore deux mètres...

« Alors, on s'évade, les gamines ? »

Surprises, nos évadées s'arrêtent et regardent vers le bas. Le voyou est là, qui tient son chien en laisse.

« Vous voulez que Satan vous morde le derrière ? Continuez donc à descendre ! »

Les deux filles poussent un cri d'épouvante et se mettent fébrilement à remonter. Ficelle hurle :

« Grimpe, Boulotte ! Grimpe ! Plus vite ! Il va me mordre ! Dépêche-toi ! »

Boulotte gémit :

« Je n'y arrive pas ! C'est trop dur ! Je peux descendre, mais pas moyen de remonter ! En gym, je n'ai jamais pu grimper à la corde...

— Il faut pourtant que tu y arrives ! Fais un effort ! Je sens que le chien me dévore les mollets ! »

Au sol, Tocard se tient les côtes. L'affolement des deux amies lui procure un immense plaisir. Il renouvelle ses menaces :

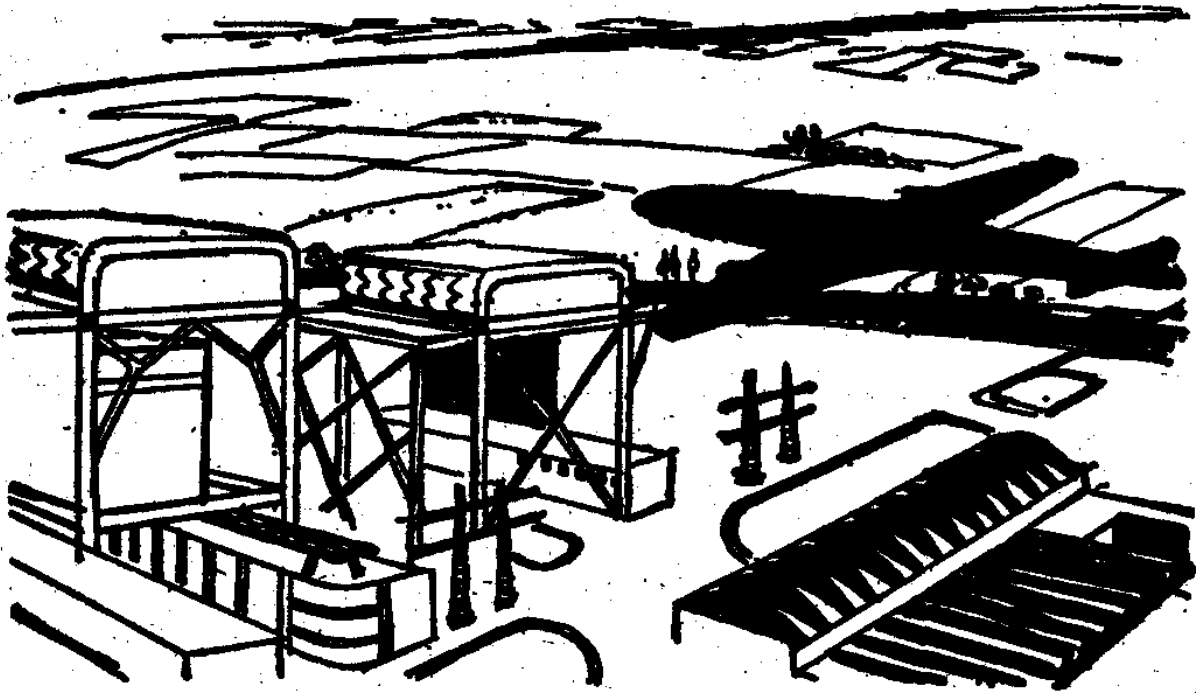
« Satan va vous manger les pieds, les chaussures et les chaussettes ! Allons, remontez ! Et plus vite que ça ! La première qui sera la dernière en haut sera mangée toute crue ! »

La frousse décuple les forces de Boulotte. Pour la première fois de sa vie, elle parvient à

monter après une corde. Ficelle l'aide dans son ascension, en la poussant vers le haut. Au bout d'une minute, elles ont regagné leur chambre. Tocard ordonne alors :

« Enlevez-moi ces draps et restez tranquilles. Si vous essayez encore de vous échapper, je lâche Satan et il vous gobera comme un œuf ! »

Il retourne au hangar pour y enfermer son chien, revient au château les mains dans les poches, s'assied dans le salon et se plonge dans la lecture d'un joyeux magazine qui a pour titre *Fantômes et Squelettes*.



CHAPITRE XI

Bombardement

Après une demi-heure de vol, l'avion commence à perdre de l'altitude. Il survole une région ondulée, verdoyante, où les prés sont parfois coupés par des lignes de peupliers, ou parsemés de boqueteaux de châtaigniers. Encore un quart d'heure, puis on découvre soudainement, au creux d'un vallon, une sorte de cité faite de constructions basses, rectangulaires et blanches : l'usine de Maboule. Près de l'usine se trouve un bois, et après ce bois s'étend une surface béton-

née où l'on distingue une multitude de cylindres empilés.

L'homme noir désigne l'endroit :

« Voici le dépôt. Je vais atterrir le plus près possible. Mets-toi dans un fauteuil, Fantômette, et attache ta ceinture. Toi aussi, Flaymard. »

Le pilote sort les volets, réduit les gaz. L'avion se rapproche d'un pré qui longe le dépôt. Le sol paraît monter vers le bimoteur. Encore quelques secondes, puis il se produit une secousse, suivie de trépidations. Les roues ont touché l'herbe. L'homme noir actionne les freins. L'appareil ralentit, roule le long du parc et s'arrête, moteurs coupés. L'homme au chapeau sort du poste de pilotage, fait ses dernières recommandations :

« Tu as bien compris ? Tu jettes ta balle dans le parc, tu cours après et tu entres. Repère un chariot assez loin de l'entrée, pour que le gardien ne vienne pas te poser de questions. Et fais passer un fût marqué d'une croix rouge par-dessus la clôture.

— Oûi, oui, j'ai bien compris.

— Et pas question de parler au gardien, n'est-ce pas ? D'ailleurs, je te surveille d'ici. »

Fantômette fait signe qu'elle obéit. Elle saute par la porte que Flaymard vient d'ouvrir, ajuste les lunettes sur son nez et court vers l'entrée du dépôt.

Arrivée là, elle constate qu'une barrière de

bois coupe l'entrée. Mais il s'agit d'un obstacle uniquement destiné aux automobiles. Dans une guérite se tient le gardien. Il fume une pipe en lisant *L'Etape*. Apparemment le compte rendu du match Farfouilly-Trifouilly doit le passionner, car il ne semble même pas s'être aperçu qu'un avion s'est posé à moins de cent mètres. Il faut toutefois préciser qu'à quelque distance se trouve une maison en construction, et que le ronflement d'une bétonnière s'est confondu avec le bruit des moteurs de l'avion.

Fantômette n'a pas besoin de lancer sa balle pour justifier son passage : elle entre, tout simplement. Il lui est facile de repérer un groupe de trois chariots qui stationnent près d'un entrepôt, et de s'y diriger. Un coup d'œil en arrière pour vérifier que le gardien ne l'a pas vue. Mais non, il est trop passionné par le but qu'a marqué Zakousky au cours de la seconde mi-temps.

Dans l'avion, l'homme au grand chapeau observe les évolutions de Fantômette en se frottant les mains.

« Parfait ! Elle est entrée comme si elle était invisible. Ah ! la voilà qui fait démarrer un chariot... C'est très bien... Une vraie perle, cette fille. Ce sera dommage de la supprimer. »

Flaynard a un rire mauvais :

« Qu'est-ce que je pourrai lui faire ? Je la mettrai dans la cuve avec les autres ? Ou je

l'attacherai sur les rails d'un chemin de fer ? On peut aussi la lancer de l'avion sans parachute ? »

L'homme noir lève la main, agacé par ce verbiage.

« Tais-toi ! Je ne la vois plus. Qu'est-ce qu'elle fait ?

— Elle est derrière cette montagne de fûts, là-bas à gauche.

— Je trouve qu'elle met bien longtemps ! Il ne faut pas une heure pour soulever un de ces cylindres...

— Ah ! la voilà ! »

Conduisant le chariot dont la plate-forme soutient un fût en ciment, Fantômette se rapproche de la clôture grillagée. Quand elle se trouve à un mètre de distance, elle stoppe, tire sur un levier. La plate-forme se soulève, amène le fût à une hauteur d'environ trois mètres, au-dessus d'une longue planche que Flaymard a été emprunter au chantier voisin, et qu'il a posée en oblique sur la clôture. Fantômette fait faire un petit bond en avant au chariot, et le fût tombe sur la planche, roule sur cette pente, puis sur l'herbe où il finit par s'arrêter.

L'homme au chapeau noir sourit, satisfait : une croix rouge est tracée à la peinture sur l'objet. Il fait signe à Fantômette de revenir, puis aide Flaymard à pousser le fût vers l'avion. La planche est récupérée, disposée en oblique entre

le sol et la porte de l'avion pour former une rampe de chargement.

« Fantômette, un coup de main ! »

La jeune aventurière est sortie sans encombre du dépôt, et vient prêter main-forte pour faire rouler le conteneur sur la planche, jusqu'à ce qu'il se trouve à bord de l'avion. C'est enfin chose faite. L'homme noir repousse la planche du pied, referme la porte et reprend place dans le poste de pilotage. Fantômette et Flaynard s'asseyent de nouveau dans les fauteuils, bouclent leur ceinture.

Les moteurs sont lancés. L'avion se remet en route, roule jusqu'au bout du pré, fait demi-tour et accélère à pleins gaz. Dix secondes de secousses, et il décolle. Un large virage sur l'aile, et il reprend la direction du nord. En bas, les bâtiments de l'usine atomique deviennent de plus en plus petits. Ils disparaissent bientôt. Flaynard déboucle sa ceinture, s'étale sur deux fauteuils et sort son couteau pour jouer avec la lame. Fantômette tripote son pompon en sifflotant « J'ai des frisettes... ». Elle a remis son costume de soie, seul vêtement dans lequel elle se sente vraiment à l'aise.

Le bimoteur monte jusqu'à trois mille mètres, se stabilise à cette altitude. Il vole vers le nord et a le soleil dans le dos, qui éclaire un paysage digne d'une affiche touristique. De temps en

temps, on entre dans une grosse boule de coton, et tout devient blanc. C'est un nuage. Puis les dessins vert, jaune ou brun du sol réapparaissent. L'homme au grand chapeau sort du poste de pilotage, allume une cigarette et s'assoit sur l'accoudoir d'un fauteuil.

« Eh bien, Fantômette, que penses-tu de ce voyage aérien ?

— Délicieux ! Je suis charmée de cette promenade.

— Une promenade, comme tu dis, qui se terminera en apothéose ! Une apothéose qui couronnera ma vengeance ! Mon triomphe ! Ha, ha ! Tu ne te doutes pas de ce qui va se produire, d'ici une demi-heure. Un événement qui comptera dans l'histoire de l'humanité.

— Vraiment ? Peut-on savoir de quel événement il s'agit ? »



L'homme lance une bouffée de fumée et répond :
« *Je vais atomiser Framboisy. Cette ville, je vais la bombarder. Non pas avec une bombe atomique explosive, mais avec ce fût, qui contient des déchets radioactifs.* »

Nouvelle bouffée de fumée, puis l'homme poursuit ses explications :

« Les fûts marqués d'une croix rouge renferment les dangereux déchets de l'usine de Maboule. Une poussière irradiante qui brûle la peau, fait tomber les cheveux et les dents. Qui provoque des leucémies. Qui entraîne la mort ! Ce fût, je vais le lâcher au-dessus de la ville. Une petite charge explosive le fera éclater, et la poussière se répandra dans l'air. Comme il n'y a pas de vent, elle tombera droit sur les maisons. Les Framboisiens qui la respireront mourront en quelques minutes ! Ha, ha ! Belle invention, n'est-ce pas ? Je vais en somme réussir l'atomisation d'une ville sans bombe atomique ! Astuce géniale ! Et combien simple ! Je suis d'ailleurs bien étonné que personne n'y ait encore songé. Mais tout le monde n'a pas mon cerveau, ha, ha ha ! »

L'homme ricane, se tord les doigts, agite nerveusement ses bras, ses épaules, ses jambes. Fantômette pense :

« Il n'est pas normal, ce bonhomme. Il est malade. Il m'a tout l'air d'avoir un boulon dévissé dans le crâne. »

Mais elle ne laisse rien paraître de son opinion, et elle demande :

« Cette vengeance que vous voulez exercer contre Framboisy... Quelle en est la cause ? »

L'homme serre les poings et crie :

« Cette ville m'a humilié ! Cette ville est composée d'un ramassis d'imbéciles, de crétins bleuâtres, de stupides ignares, qui ne méritent pas de vivre. Ils méritent bien la punition qu'ils vont recevoir ! Je les condamne à mort, en bloc, collectivement !

— Pour quel motif ?

— *Pour manque de goût.* Oui, ils ont mauvais goût. Ils sont incapables de voir la vraie beauté. De reconnaître le mérite réel. De voter pour celle qui méritait de remporter le titre de Miss Europe ! »

Tout en proférant ces imprécations, l'homme noir a jeté son chapeau, arraché sa fausse barbe, retiré ses lunettes, ôté sa veste sombre et sa perruque.

Et c'est une femme qui apparaît. Une femme rousse, aux yeux verts, dont la bouche se tord en un sourire effrayant.

« Lucie Tronnade !

— Oui, Lucie Tronnade, qui a été méprisée par ces grotesques Framboisiens, alors qu'elle aurait dû remporter le titre ! »

Elle jette sa cigarette sur le plancher, l'écrase d'un coup de talon et grince, rageuse :

« J'avais pourtant fait le nécessaire pour me débarrasser des autres concurrentes. Avec mon hors-bord, j'avais heurté Nancy Nice. Oui, je me trouvais à Cannes, et j'avais profité de l'occasion, car Nancy y était aussi. Pendant ce temps, Flaymard et Tocard s'occupaient d'Yvonne Savonnette et de Nathalie Cœur. Sans ton intervention, Fantômette, Nathalie aurait été étouffée dans l'armoire. Dommage ! »

La jeune justicière réfléchit une seconde, puis :

« Si je comprends bien, vous êtes la fille du baron de Fumée, puisque vous vous servez de sa voiture ?

— Oui. Le baron est mon père.

— Et il sait que vous avez tenté d'assassiner trois candidates ?

— Peuh ! Il ne s'occupe pas de moi. Uniquement de son pétrole. Mais je l'accompagne de temps en temps dans ses déplacements. Le mois dernier, nous avons visité l'usine de Maboule. C'est comme cela que j'ai eu des renseignements sur le dépôt des fûts radioactifs. C'est là aussi que j'ai remarqué la présence de la gamine brune vêtue d'une robe jaune. Comme tu lui ressemblais, j'ai songé à t'utiliser. D'ailleurs je me doutais bien que toi, l'illustre Fantômette, tu serais capable de mener à bien cette petite mission. Tu vois que j'ai eu raison de t'employer, puisque tout s'est bien passé.

— J'admire votre ingéniosité, chère Lucie.

— Ne m'appelle pas Lucie. Il n'y a plus de Lucie Tronnade, cette candidate malchanceuse. A partir de maintenant, je serai Diabola. La grande, la fameuse, l'invincible Diabola ! Celle qui impose sa volonté, celle qui commande, qui décide, qui impose. Qui détruit et qui tue ! Diabola l'immense, Diabola la sans pareille ! La seule, la vraie, l'unique Diabola ! »

La jeune femme brandit ses poings, tremble de colère, lance des cris de plus en plus aigus. Fantômette murmure :

« Décidément, ça ne tourne pas rond dans sa tête ! Elle est au bord de la crise de nerfs !... »

Toutefois, Diabola paraît se dominer. Elle cesse de pousser des cris, retourne dans le poste de pilotage et procède à quelques corrections de cap. Flaymard, qui n'a rien dit, s'amuse toujours à faire claquer la lame de son couteau en arborant un sourire méprisant. Fantômette se caresse le bout du nez en sifflotant l'air bien connu : « Un éléphant, ça trompe... »

Le paysage vert continue de défiler sous les ailes du bimoteur. Un paysage tranquille, des villes paisibles. Pourtant, dans quelques minutes, l'une d'entre elles va voir la mort tomber du ciel. La radioactivité supprimera les Framboisiens, sans remède possible.

Flaymard astique son couteau avec sa manche,



se mire dans la lame et dit entre ses dents :

« Ça va être chouette, hein ? Tu te doutais que tu serais un jour dans un bombardier ? Non ? Ben tu vois, tout arrive. Je vais t'expliquer comment on va faire. Tu as remarqué la boîte en fer que Diabola avait emportée dans la voiture ? C'est une petite bombe à retardement. On va la ficeler au fût, ouvrir la porte et balancer le tout par-dessus bord. La boîte explosera au bout de cinq secondes, et pulvérisera le conteneur. Toute la poudre radioactive se promènera dans l'air ! Moi, ça me plaît, ce truc. C'est rigolo ! »

Diabola sort du poste et appelle Fantômette avec un sourire sinistre :

« Viens voir Framboisy. On l'aperçoit à l'horizon. »

Fantômette prend place sur le siège du copilote

et porte son regard vers le lointain. Elle reconnaît la petite ville où elle habite, la courbe que trace l'Ondine, cette jolie rivière qui la traverse. Elle aperçoit le clocher de Sainte-Nitouche, le toit arrondi du Palais des Festivités. L'avion se dirige en droite ligne vers le centre de la ville. Diabola branche le pilote automatique, se lève, prend la boîte de métal et dit :

« Sois bien sage. N'oublie pas que le sort de Boulotte et de Ficelle dépend de ta bonne conduite. »

Elle passe dans la cabine, annonce à Flaymard :

« C'est l'heure. Tiens, attache la bombe au conteneur. Je vais ouvrir la porte. »

Flaymard a déjà glissé une cordelette sous le fût. Il s'en sert pour fixer la boîte métallique. Diabola vérifie qu'elle tient bien, puis jette un coup d'œil par la porte grande ouverte. Framboisy se trouve presque sous l'avion. On survole les limites sud de la localité.

« Attention, Flaymard, c'est pour bientôt... »

Le jeune voyou se tient prêt à pousser le fût dans le vide. Encore quelques instants... L'avion est maintenant au-dessus de la grand-place, envahie par des voitures, des piétons. Diabola appuie sur un bouton placé sur la bombe, qui déclenche l'allumeur à retardement, puis elle crie :

« Vas-y ! »

La criminelle se laisse faire. →

Flaymard fait rouler le fût qui sort de l'avion, est happé par le courant d'air et commence sa chute libre. Diabola compte à haute voix :

« Un... deux... trois... quatre... cinq ! »

A quelques centaines de mètres en arrière de l'avion, un énorme nuage noir apparaît soudain, suivi d'une terrible déflagration. Diabola crie de joie :

« Hourrah ! Ça a marché ! Les déchets radioactifs s'éparpillent dans les airs ! Dans quelques minutes, ils vont tomber en pluie sur ces imbéciles de Framboisiens ! Ah ! Flaymard, c'est magnifique ! C'est grisant ! Quelle vengeance ! La mort qui tombe du ciel ! Ha, ha ! Vive moi ! Vive Diabola ! »

Sans quitter son sourire terrible et triomphal, elle regagne le poste de pilotage, pendant que Flaymard fait glisser la porte pour la refermer.

« Tu as vu, Fantômette ? Tu as vu, hein ? Un feu d'artifice mortel pour ta petite ville stupide ! Et maintenant, le poison qui leur tombe sur le nez ! Ah ! les idiots ! S'ils m'avaient élue Miss Europe, tout ça ne leur serait pas arrivé ! Ça leur apprendra à avoir un peu de jugeote ! Qu'en dis-tu, Fantômette ? Hein ? Réponds ! Bien manœuvré, n'est-ce pas ? Tu m'entends ? »

Fantômette reste immobile. Elle laisse aller son regard sur le paysage qui défile derrière le pare-brise. Diabola hurle :

« Alors, Fantômette, tu ne veux pas répondre ? Ça ne te plaît pas, l'anéantissement des Framboisiens et des Framboisiennes ? N'est-ce pas amusant ? Hein ? Vas-tu répondre, à la fin ? »

La jeune aventurière penche un peu la tête de côté, regarde Diabola d'un air de pitié, et dit tranquillement :

« Si vous continuez à brailler comme ça, vous allez attraper une laryngite. »



CHAPITRE XII

La croix rouge

La petite phrase de Fantômette, dite d'un ton tranquille, fait sur Diabola l'effet d'une douche glacée. Pendant un moment, elle reste muette, bouche bée, essayant de comprendre l'étrange attitude de la justicière. Pourquoi n'est-elle pas affolée ou accablée ? La mort de ses compatriotes, de ses amis framboisiens devrait l'anéantir... Mais non, elle se met à siffloter en souriant, *comme si rien ne s'était passé.*

Diabola l'empoigne par une manche, la secoue :

« Eh bien, Fantômette, qu'est-ce que cela signifie ? Tu ne comprends donc pas que les habitants de Framboisy sont en train de disparaître ? Tu n'applaudis pas à ma réussite ? Tu ne trembles pas de rage et de désespoir ? Pourquoi es-tu si calme ? »

Fantômette reste silencieuse, mais il y a dans ses yeux une petite lumière, une flamme ironique qui commence à inquiéter Diabola. Est-ce que par hasard les choses ne se seraient pas déroulées comme prévu ?

Du coup, la jeune femme tente elle-même de se rassurer. Elle récapitule :

« Voyons... Tu as bien pris un fût marqué d'une croix rouge, donc rempli de matières radioactives... Ce fût, il a bien explosé au-dessus de la ville... Et les déchets mortels sont en train de se répandre dans les airs... »

Fantômette hausse les épaules.

« Puisque vous le dites, ma chère Diabola, ce doit être vrai. Mais vous avez l'air d'en douter ? »

Diabola pince ses lèvres, réfléchit, regarde Fantômette droit dans les yeux. Et puis elle finit par comprendre.

« Ce fût, il n'y avait rien dedans, n'est-ce pas ? »

Fantômette se met à rire :

« Tiens, tiens ! J'ai l'impression que vous commencez à lever un petit coin du couvercle qui dissimule la vérité.

— Pourtant, il y avait une croix rouge dessus !

— Sans doute, chère Diabola. Mais vous savez, ce n'est pas très difficile de prendre un pinceau et de dessiner une croix à la peinture.

— Quoi ?

— Voui, chère madame. Il y avait dans le dépôt deux sortes de fûts. Ceux qui sont vides, sans inscription, et ceux qui sont pleins de déchets et marqués d'une croix. Comme le pot de peinture servant à tracer ces croix se trouvait près des chariots élévateurs, je m'en suis servi. Vous vouliez absolument un fût avec une croix rouge ? Eh bien, vous l'avez eu. S'il n'y avait rien dedans, je n'y peux rien, moi ! Pas vrai, Miss ? »

Diabola serre les poings, et les dents, puis pousse un affreux juron.

« Misérable petite peste ! Tu as fait échouer mon plan ! Ah ! par tous les démons de l'enfer, je te jure que tu me paieras ça ! Tu iras rejoindre tes amies dans la cuve à mazout ! Et pour commencer... Pour commencer nous allons faire une petite randonnée au-dessus des châteaux de la Loire. Pendant une demi-heure. Au moment où nous reviendrons nous poser sur l'aérodrome d'Épinard-Popeille, il sera 10 h 15. Et depuis un quart d'heure, Boulotte et Ficelle feront tremette dans la cuve. Ha, ha ! J'ai bien fait de prendre cette précaution. Je t'avais prévenue, Fantômette, que ta mauvaise conduite provoque-

rait la suppression de tes amies. C'est toi l'entière responsable ! Maintenant, retourne dans la cabine. Tu vas pouvoir admirer la vallée de la Loire... »

Fantômette quitte le poste de pilotage et s'en va s'asseoir sur un des fauteuils. Flaynard se nettoie les ongles avec son couteau ; il ricane :

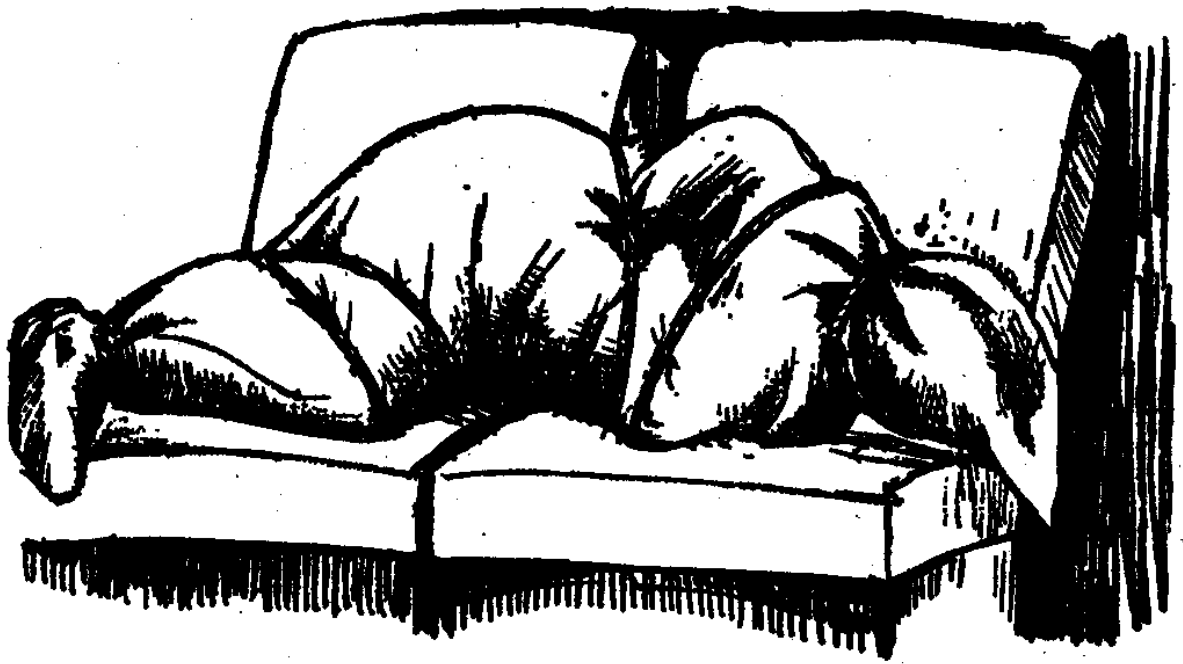
« Regarde bien le paysage pendant que tu peux encore le faire. Quand tu seras dans le mazout, le film sera en noir. Uniquement en noir. Tiens, il est chouette, ce petit château ! C'est quoi ?

— Chambord. Une vraie merveille. »

L'admirable édifice apparaît au milieu de son parc, éclairé par un soleil favorable qui met en relief ses sculptures, ses clochetons, ses cheminées innombrables. Flaynard hoche la tête,

« Belle petite cabane. C'est un truc comme ça qu'il me faudrait, pour passer le week-end. Quand j'aurai fait fortune dans les attaques de perceptions, je me l'offrirai. »

L'avion survole la Loire pendant un quart d'heure. Il est maintenant 10 h, et Tocard doit être en train d'ouvrir la cuve à mazout pour y jeter ses deux prisonnières. Diabola vire de bord et met le cap sur Epinard-Popeille. Elle remâche sa vengeance manquée, et met au point un nouveau plan pour détruire les habitants de Framboisy. La ville est alimentée par l'Ondine. Pourquoi ne pas jeter quelques kilos d'arsenic en



amont ? Les Framboisiens seront empoisonnés par l'eau, puisqu'ils n'ont pu l'être par l'air.

« Oui, c'est une bonne idée. Et cette fois-ci, Fantômette ne m'empêchera pas d'agir, puisqu'elle sera dans la cuve ! Ha, ha ! »

Diabola cesse de rire, et tend l'oreille. Il lui a semblé percevoir un bruit anormal, vers l'arrière... Comme un cri, et un choc... Que se passe-t-il ? Elle quitte son siège, entre dans la cabine, et pousse une exclamation de surprise.

Sur un fauteuil, il y a une forme rouge, une sorte de fantôme écarlate constitué par un être enveloppé d'une cape que l'on a ficelée. Fantômette désigne la chose du menton et dit :

« N'est-il pas mignon, votre Flaymard ? Je l'ai tortillé dans ma cape et ficelé avec le restant de la cordelette qui a servi pour la bombe. Ça

m'agaçait de l'entendre faire claquer son couteau sans arrêt. »

Et la jeune justicière s'amuse à jongler avec ledit couteau. Diabola sent une fois de plus la rage l'envahir.

Elle sort son pistolet, le braque vers Fantômette et ordonne :

« Détache-le tout de suite, sinon je tire !

— Eh bien, tirez, chère Diabola. Allez-y ! Faites boum ! »

Diabola appuie sur la détente. On entend un léger déclic. Fantômette éclate de rire :

« Ha, ha ! il fait un drôle de bruit, votre pétard ! M'a pas l'air d'être très au point. »

La jeune femme, furieuse, appuie plusieurs fois sur la détente, mais sans aucun résultat. Fantômette exhibe un petit rectangle de métal noir.

« C'est ça que vous voulez ? Le chargeur ? Sans cartouches, bien sûr, on ne peut pas faire boum, mais seulement clic.

— Tu m'as pris le pistolet et tu l'as déchargé ?

— Oui, Miss. Pendant que vous pilotiez. Je suis un peu pickpocket, vous savez. »

Au comble de la fureur, Diabola se jette sur Fantômette, griffes en avant pour lui arracher les yeux. La jeune aventurière se contente de pointer le couteau.

« Stop ! Du calme. Allez vous asseoir. »

Diabola s'arrête, hésite. Le couteau vient lui piquer l'estomac. Avec un grondement de fauve que l'on oblige à monter sur un tabouret de cirque, Diabola s'assoit sur un fauteuil. Il reste à Fantômette suffisamment de corde pour attacher la criminelle qui se laisse faire, anéantie par ses défaites successives. Fantômette regagne le poste de pilotage, se met aux commandes et se dirige vers Epinard-Popeille. Elle tourne la tête et annonce :

« Je ne garantis pas que l'atterrissage se fera en douceur. J'ai déjà piloté des petits avions, mais c'est la première fois que je suis sur un bimoteur. Il y aura peut-être de la casse à l'atterrissage. Mais vous ne risquez rien, vous êtes tous les deux attachés aux sièges. »

Fantômette exécute un tour de piste pour se repérer, puis elle ralentit le régime des moteurs, sort les volets et maintient l'appareil dans l'axe de la piste. Les roues de l'avion touchent l'herbe. L'appareil rebondit une ou deux fois, puis ralentit et s'arrête en douceur. Fantômette fait claquer sa langue, très satisfaite.

« Je suis contente de moi ! Je me décerne la mention « Très bien », avec certificat de bonne conduite ! Bravo ! Fantômette, ça c'est du pilotage ! »

Elle sort du poste. Diabola la toise d'un air méprisant et laisse tomber ces mots :

« Tu es très contente de toi, mais tu n'as pas pu empêcher la mort de tes amies. Je me suis tout de même vengée !

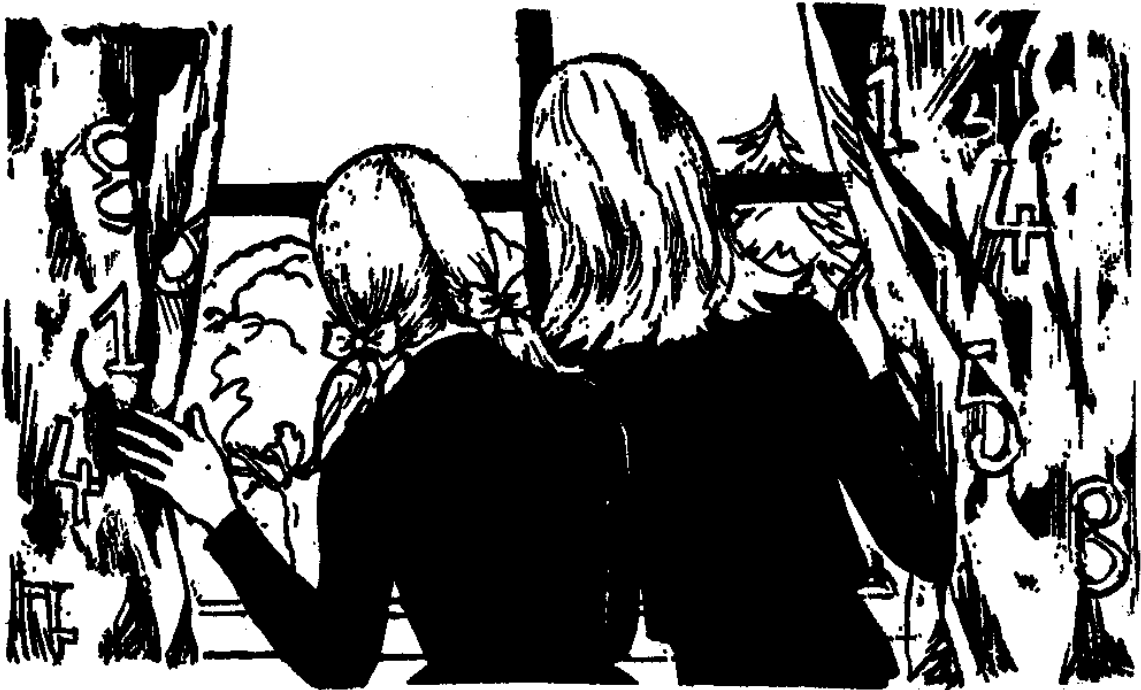
— Bien sûr, bien sûr », répond Fantômette tranquillement.

Elle ouvre la porte de l'avion, saute à terre. Les moniteurs de l'aéro-club s'approchent, intrigués par l'apparition de ce pilote vêtu d'une manière bizarre. Fantômette leur fait signe :

« J'ai à bord deux criminels ficelés comme des rôtis. Vous pouvez faire le nécessaire ?

— Faut-il appeler la police ?

— La police ? Non, plutôt une ambulance et des infirmiers. Ce dont ils ont besoin, c'est d'un traitement dans un hôpital psychiatrique ! »



CHAPITRE XIII

Message radio

« **F**icelle, j'ai faim !

— Moi aussi, Boulotte.

— Oui, mais moi j'ai plus faim que toi !

— Peut-être, mais je n'ai pas envie de recommencer à m'évader ! Tocard nous ferait manger par son chien !

— Ah ! ne parle pas de manger, Ficelle, ça me donne encore plus faim ! »

Les deux prisonnières sont dans leur chambre du second étage, regardant le parc à travers leur

fenêtre. Il est désert pour l'instant. L'homme au chapeau noir est reparti, en compagnie de Flaymard et de Fantômette. Tocard est entré au rez-de-chaussée, où il lit son magazine d'épouvante. Boulotte fait le tour de la chambre, furetant dans les coins avec l'espoir de trouver quelque chose qui calmerait les tiraillements de son estomac. Mais rien de comestible n'apparaît, si ce n'est un vieux tube de dentifrice à moitié vide. La gourmande le regarde d'un air perplexe.

« Dis, Ficelle, tu crois que ça tromperait ma faim, cette pâte dentifrice ? »

— Peut-être.

— Est-ce que ça pourrait me faire du mal, si j'en mangeais ?

— Je ne sais pas. En tout cas, ça te nettoierait l'estomac.

— Je vais essayer un petit bout... »

Elle met un peu de pâte sur son index, y goûte et hoche la tête.

« Ça n'est pas mauvais. Mais j'aimerais mieux un chausson aux pommes, avec un café crème, deux œufs au plat sur une tranche de jambon, et des tartines grillées avec de la marmelade d'orange... »

— Ah ! tais-toi, Boulotte ! C'est moi qui ai faim, maintenant ! Je sens que je dévorerais une douzaine de croissants au beurre ! »

Boulotte soupire à la perspective de toutes ces

bonnes friandises qu'elles n'ont pas, et Ficelle fait le point :

« Nous sommes dans une condition extrêmement fantômettigue ! Prisonnières d'un homme en noir, dans un sombre château hanté, gardées par un chien affreux et obligées de mourir de faim. Je me demande ce qu'on va nous faire ?

— Comment ça ? demande Boulotte, inquiète.

— Oui. Quand l'homme noir va revenir, il va sûrement nous mettre dans une chambre de torture. Il nous accrochera des pinces à linge aux doigts de pieds, il nous peindra le nez en bleu, il nous passera les genoux au papier de verre, il nous fera manger de la moutarde avec une petite cuiller. Toutes ces tortures-là, je les ai appliquées à Annie Barbemolle, l'été dernier.

— Mon Dieu ! Et pourquoi ?

— Je voulais lui faire avouer où elle avait caché ma brosse à cheveux.

— C'est terrible ! A-t-elle avoué ?

— Non ! Parce que c'est Françoise qui avait fait le coup. »

Une heure se passe à essayer de deviner la suite des événements. Ficelle regarde sa montre.

« Dix heures moins cinq. Je me demande si nous allons passer toute la journée dans ce château... Je commence à m'ennuyer autant que pendant les cours de mathématiques ! »

Bruit de clé tournant dans la porte qui s'ouvre.

Tocard apparaît, armé de son éternel couteau. Il déclare :

« Je vais m'occuper de vous. Mettez vos mains derrière le dos.

— P... pourquoi ? gémit Ficelle.

— Pour que je puisse les attacher, pardi !

— Vous voulez nous attacher ? Pourquoi ?

— Pour que tu ne puisses plus bouger, grande nouille ! »

Il s'est muni d'une cordelette avec laquelle il lie les poignets des deux amies. Puis il passe le restant de la corde autour d'elles, en les faisant mettre dos à dos.

Ficelle bredouille :

« S'il va falloir marcher, ça ne sera pas commode...

— Eh bien la grosse avancera, et toi tu reculeras. Compris ? Allez, sortez de la chambre ! Dépêchez-vous, il va être bientôt dix heures.

— Quelle importance ça a, qu'il soit dix heures ?

— Il faut qu'à ce moment-là *tout soit fini.* »

Ficelle n'ose poser d'autres questions, tant cette dernière phrase est chargée de menaces. Qu'est-ce qui doit être fini ?

Tocard les pousse dans le couloir sans ménagement. Ficelle grogne :

« Hé là ! Attention ! Ce n'est pas commode, de marcher à reculons ! »

L'étrange paquet humain se déplace le long du couloir asticoté par le jeune fainéant qui donne des petits coups piquants avec la pointe de son couteau.

« Allons, plus vite, bande d'empotées ! Descendez l'escalier, maintenant ! »

L'opération se révèle si périlleuse, qu'à la première marche, Boulotte et Ficelle basculent. Tocard les retient en agrippant Ficelle par les cheveux. Elle se met à crier :

« Aïe ! Vous faites mal à ma délicieuse chevelure !

— Tais-toi et descends, grande asperge ! Plus vite que ça, ou je te coupe le nez en quatre ! »

La descente acrobatique se poursuit vers le premier étage, puis vers le rez-de-chaussée. Tocard pousse ses victimes sur le perron, leur fait descendre les derniers degrés. Les voici tous trois dans le parc. Le jeune scélérat dit :

« Venez par ici, au milieu du gazon. Il y a quelque chose qui vous attend.

— Un petit déjeuner ? demande Boulotte.

— Ouais, c'est ça, un petit déjeuner. Bien épais, bien nourrissant. »

Il empoigne l'anneau de fer, soulève la dalle de béton, puis ouvre le couvercle de la cuve. Il regarde ensuite sa montre.

« Il est dix heures juste ! Très bien. C'est l'instant.

— L'instant de quoi ? demande Ficelle, très alarmée.

— L'instant de piquer une tête là-dedans ! Allons-y ! »

Il empoigne une fois de plus Ficelle par son paquet de cheveux et entraîne les deux filles vers le trou noir.

*
* *

« Œil de Lynx ! C'est pour toi... Quelqu'un qui téléphone de Villacoublay... un capitaine d'aviation, il me semble... »

Le journaliste saisit l'écouteur que lui tend le rédacteur en chef. Une voix explique :

« Nous venons de recevoir un appel radio provenant d'un avion qui vole dans la région de Framboisy... L'audition était mauvaise et nous n'avons pas compris qui appelait. Il est question de deux filles qui seraient prisonnières dans un château, près de Gazonville. Est-ce que c'est une plaisanterie, ou quoi ?

— Non, c'est très sérieux. Merci de m'avoir prévenu, capitaine !

— Faut-il alerter la police ?

— Inutile, je m'en charge ! Merci encore ! »

Œil de Lynx raccroche.

« Patron, vous pouvez appeler le commissaire

Pomme ? Dites-lui de foncer au château de Gazonville ! Moi, j'y vais tout de suite.

— Un beau reportage en vue ?

— Un reportage superbe ! Réservez-moi la première page ! »

Et il s'enfuit en courant, tandis que le rédacteur en chef forme un numéro sur le cadran.

La deux-chevaux est garée sur le trottoir, et son pare-brise s'orne d'un rectangle beige aimablement déposé par un contractuel. Le journaliste fait rugir son moteur, se faufile dans les encombrements, prend les couloirs de circulation réservés aux autobus, grille les feux rouges et double en troisième position, toutes choses formellement interdites par le Code de la Route. Lorsque sa casserole s'arrête devant la grille du château, sa montre marque exactement dix heures.



Il pousse le portail, fait quelques pas dans l'allée, et découvre un étrange spectacle. Au milieu d'une étendue gazonneuse, Tocard est en train de tirer deux filles attachées ensemble dos à dos. Il les fait basculer sur l'herbe, les traîne vers une trappe ouverte en criant :

« Allez ! Au trou ! plus vite que ça ! Un bon bain de mazout, ça vous éclaircira les idées. »

Œil de Lynx sort sa pipe de sa poche, l'empoigne par le fourneau et braque le tuyau vers Tocard en criant :

« Haut les mains ! Lâche-les immédiatement, ou je fais feu ! »

Surpris par cette soudaine intrusion, le jeune voyou cesse de tirer les cheveux de Ficelle, et lève les mains en l'air. Ficelle s'écrie :

« Ah ! bonjour, m'sieur Œuf de Sphinx ! Vous arrivez à la dernière seconde, comme Fantômette !

— Oui, je crois que je suis arrivé juste à temps. Attendez, je vais vous détacher. »

Il ramasse le couteau que Tocard a lâché, commence à couper les liens des prisonnières de la main gauche, car il tient toujours la pipe de la droite. Or, Tocard ne perd pas de vue cette pipe. Il se met à rire.

« Tiens, tiens ! Il a une drôle de forme, votre revolver. Vous le chargez avec du tabac, on dirait ? »

Œil de Lynx se redresse.

« C'est un faux revolver, oui, mais ton couteau est vrai, n'est-ce pas ? »

Il fait un geste menaçant vers le voyou qui, prudent, pivote sur ses talons et prend la fuite en direction du portail. C'est alors qu'une voiture noire s'arrête devant la sortie. La portière s'ouvre, et le commissaire Pomme apparaît. Affolé, Tocard fait encore une fois demi-tour, entre dans le château et referme la porte derrière lui. Le commissaire pique un sprint à sa suite, rouvre la porte, traverse le vestibule et aperçoit Tocard qui grimpe l'escalier à toute allure. Le jeune vaurien monte au premier étage, puis au second. L'instinct de conservation le pousse à s'éloigner le plus possible du commissaire, bien qu'il sache que toute fuite est désormais impossible. Arrivé au second étage, il cherche des yeux une arme. Il n'y a là que la potiche qui sert de cachette à la clé. Tocard soulève la potiche à deux mains et fait face au commissaire Pomme.

Il y a déjà deux voitures en stationnement devant la grille du château : la deux-chevaux d'Œil de Lynx, et l'auto noire du commissaire Pomme. Un troisième véhicule vient s'arrêter derrière les premiers : une jeep appartenant à l'aéro-club d'Épinard-Popeille. Fantômette en sort vivement, franchit l'entrée et d'un regard rapide, prend connaissance de la situation.

Bloc-notes en main, Œil de Lynx est en train

de poser des questions à Boulotte et Ficelle. Sur le perron se tient un officier de police, adjoint du commissaire Pomme. Il surveille la porte, pistolet en main.

Fantômette s'avance dans l'allée, et interpelle les deux filles :

« Alors, comment vous sentez-vous ? Vous voyez bien que Tocard n'a pas pu vous jeter dans le réservoir de mazout ! » Ficelle lève la tête, ouvre une bouche et des yeux circulaires, et s'exclame :

« Fantômette ! Ah ! ça, par exemple ! Comment le savez-vous ?

— Je sais beaucoup de choses, chère Ficelle. Disons que je veille sur vous, comme un ange ou une bonne étoile.

— Ah ! que c'est bien ! J'ai toujours dit que votre protection était parfaitement inefficace !

— Vous voulez dire efficace ?

— Bah ! Inefficace ou efficace, c'est la même chose ! »

Œil de Lynx prend le relais :

« C'est vous, Fantômette, qui avez envoyé un message radio ?

— Oui. Pendant un court instant, je me suis trouvée seule dans le poste de pilotage. Diabola — ou l'homme noir si vous préférez — était en train de lancer une bombe sur Framboisy. J'en ai profité pour me servir de l'émetteur. J'ai accro-

ché la fréquence de Villacoublay, et j'ai demandé qu'on prévienne un certain Œil de Lynx, rédacteur au journal *France-Flash*.

— On m'a transmis votre message. Et je suis arrivé juste à temps. Un peu plus, et vos deux amies prenaient leur bain de mazout... Mais qu'est-ce que je vois ? »

Le journaliste vient de tourner son regard vers le perron. Fantômette regarde aussi. Boulotte et Ficelle font de même.

La porte du château s'est ouverte, et un curieux personnage est apparu. Le corps est celui d'un homme, mais la tête est remplacée par une potiche. Ou plus exactement, c'est un homme coiffé d'un grand pot de grès. Il secoue sa tête en disant des choses, mais ses paroles sont étouffées par l'épaisseur de la potiche, ce qui les rend indistinctes. On peut penser toutefois qu'il exprime un certain mécontentement. L'officier de police s'approche, tapote sur le vase et demande :

« Ça va, monsieur le commissaire ? Pourquoi avez-vous ce récipient sur la tête ? »

Réponse peu audible.

« Je n'ai pas très bien compris... Comment ? Vous voulez qu'on vous enlève ça ? Attendez, je vais essayer... »

Œil de Lynx saisit son appareil photo, prend quelques vues de l'adjoint en train d'essayer de libérer son chef, puis se tourne vers Fantômette :

« Dites-moi, ma chère, j'ai l'impression que cette enquête touche à sa fin... Vous pourrez me donner quelques renseignements au sujet de cet homme noir ?

— Oui. C'était en réalité Lucie Tronnade, qui était malade à l'idée d'avoir perdu le concours de Miss Europe. Je crois qu'elle a le cerveau un peu fêlé. Cette idée d'atomiser la ville de Framboisy...

— Comment ? Atomiser Framboisy ? Dites-moi tout !

— Plus tard, plus tard ! Pour l'instant, savez-vous ce qui me ferait plaisir ?

— Dites vite !

— Ce serait un solide déjeuner ! On mange très mal dans ce château !

— Ah ! c'est bien vrai ! s'écrie Boulotte, je suis archimorte de faim !

— C'est comme moi, renchérit Ficelle, on nous enferme, on nous torture, et on ne nous donne même pas un sandwich !

— Alors, dit Œil de Lynx, qui a faim me suive ! Je mettrai l'addition sur le compte de *France-Flash*.

— Puisque c'est gratuit, dit Boulotte, je veux qu'on me serve un gigot de chien ! Je n'en ai encore jamais mangé. C'est peut-être bon, après tout !... »



Épilogue

En somme, conclut Ficelle, c'était une grosse vengeance de Lucie Tronnade, qui était vexée de n'avoir pas été élue Miss Europe ?

— Oui, dit Françoise, c'est tout à fait ça.

— Eh bien, je vais te dire une bonne chose. Je l'avais deviné dès la première seconde !

— Toi, Ficelle ?

— Oui, moi, Françoise. Tu sais que j'ai un cerveau supergénial ? Quand il y a quelque chose de louche qui passe à portée de mon nez fin, je

le flaire comme un basset qui renifle un jambon pendu au plafond. Pas vrai, Boulotte ? »

La gourmande fait une moue qui indique son manque de conviction :

« Evidemment, un jambon, c'est agréable à flairer. Surtout s'il est de Parme ou de Bayonne ou de Westphalie. Mais je ne suis pas sûre que tu aies tout deviné dès le début. Sinon, tu n'aurais pas laissé Tocard nous enfermer sans rien à manger. »

Ficelle prend un air finaud :

« C'était une ruse ! Un statège... un statarge... un tratage...

— Un stratagème, souffle Françoise.

— C'est ça, un machin comme tu dis. Grâce à ma présence d'esprit, j'ai deviné que Fantômette alerterait Heure de Pince qui viendrait à notre secours. De tout ça, il résulte que j'ai la matière d'une grande et vaste tragédie, dans laquelle je jouerai le rôle principal. »

Françoise, Boulotte et Ficelle sont réunies sur la place principale de Framboisy. Ficelle s'est munie d'un papier mauve et d'un stylo feutre rouge. Elle note les vers immortels qui composeront sa mirifique tragédie :

*J'avais très peur de Diabola
J'avais aussi peur du chien-loup
Mais Diabola est chez les fous
Et moi je n'ai plus peur du tout !*

Ficelle relit le quatrain à haute voix, déclare qu'elle le trouve admirable, puis elle écrit la suite :

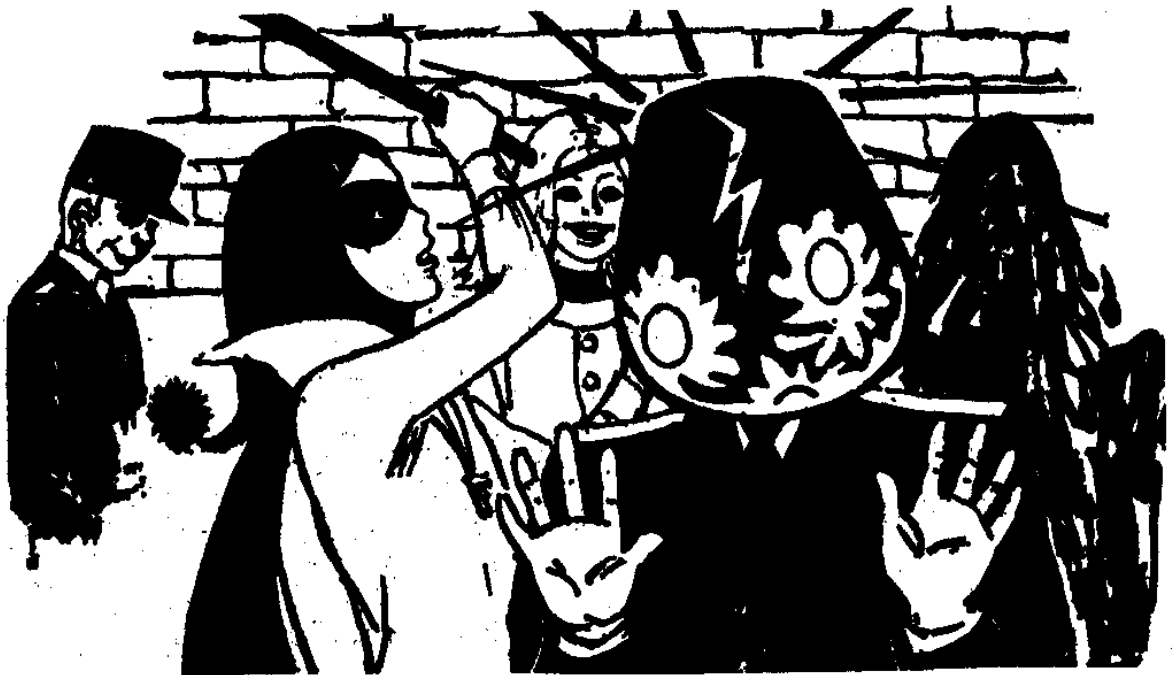
*Avec sa tête dans la potiche
Le commissaire a l'air godiche
Il a bousculé le Tocard
Et l'a fait tomber dans la mare !*

« Quelle mare ? demande Boulotte en croquant un macaron.

— Eh bien, la mare de mazout qui était dans le réservoir !

— Ah ! oui ! »

En effet, lors des derniers événements qui se sont déroulés au château, l'adjoint du commis-



saire Pomme a capturé Tocard dans les étages et l'a ramené dans le parc. Le commissaire, qui était toujours coiffé par le vase, a fait un mouvement qui a projeté le jeune bandit tête la première dans la cuve à mazout. On l'en a retiré quelque peu huileux et noirâtre. Quant au commissaire, il a été délivré de son encombrant chapeau par Fantômette, qui lui a assené un vigoureux coup de bâton sur la tête. La potiche s'est brisée comme le vase de Soissons, et une magnifique bosse a germé sur le crâne du policier.

Œil de Lynx a fixé ce moment immortel sur la pellicule, et *France-Flash* a publié de remarquables photos qui vaudront certainement au journaliste de recevoir une deux-chevaux neuve dans trois ou quatre ans.

Ficelle et Boulotte se sont remises de leurs émotions. Le seul regret de Ficelle est de n'avoir pas eu Françoise auprès d'elle pendant cette aventure pleine de périls.

« Heureusement que Fantômette était là ! Ça m'a permis de lui sauver la vie. Figure-toi que Diabola l'avait enfermée dans une cage pleine de rats et de vipères !

— Pas possible ?

— Parfaitement ! C'est vrai ! Aussi vrai que je suis la meilleure tragédienne de Framboisy. Et grâce à mon habileté stupéfiante et mon flair diabolique, je suis parvenue à la délivrer, avec

l'aide d'une corde à nœuds que j'avais faite avec des draps. N'est-ce pas, Boulotte ?

— Heu...

— Et Fantômette m'a dit qu'elle me félicitait, et qu'elle me considérait comme une justicière de pacotille. De véritable pacotille, tu sais !

— Et toi, demande Françoise, tu sais ce que c'est, la pacotille ?

— Sûrement quelque chose qui a une très grande valeur ! D'ailleurs, je vais expliquer tout ça dans ma tragédie. Quand je l'aurai écrite complètement, je la porterai à Mlle Bigoudi pour qu'elle la lise. Ensuite, on la jouera au Palais des Festivités. J'ai déjà prévu les rôles. Toi, Françoise, tu joueras le rôle de Boulotte.

— Et moi ? demande la gourmande.

— Toi, tu seras Diabola. Moi, j'aurai le rôle de Fantômette. Attendez que j'écrive la suite sur mon papier mauve... »

Nous n'avons malheureusement pas la place de transcrire ici la totalité de la pièce qui se termine par ces deux vers sublimes :

*C'était l'histoire de Diabola
Tralalala, tralalala !*

Et même si nous avions assez d'espace pour publier ce texte, ce serait impossible. Car, hélas !

il a disparu. Il était écrit sur ce fameux papier mauve dont Boulotte s'est servie, la semaine dernière, pour allumer le charbon de bois d'un barbecue. Quand Ficelle s'est aperçue du désastre, il était trop tard, et elle n'a pu récupérer qu'une demi-feuille noircie par la fumée. Depuis, elle est inconsolable de cette perte, et elle pleure tous les matins de 9 h 10 à 9 h 12, en contemplant sa demi-feuille.

La disparition de sa pièce est une tragédie qui porte un coup sérieux à l'Art dramatique français.



